Trimestriel

KA'ARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

N° 037 ISSN 1431 - 5823 Octobre 2002

INITIER LES ENFANTS A LA MORT TPURI

page 4

INTERNET ET FEMME : UN NOUVEL ESCLAVAGE !

page 6

LA LANGUE TPURI DE GAROUA

pages 10-29

KA'ARANG DOIT-IL MOURIR ?

page 32

Sommaire

Editorial
D'une nécessité de réflexion pour une région *par Kolyang Dina Taïwé* 3

Essence de la culture Tpuri
Initiation des enfants à l'enterrement chez les Tpuri *par Phil Djao et Bello-Pierre Ngoussandou* 4

Pour que vive Ka'arang
Des voix pour des femmes Tpuri « affaissées au cachot du désespoir » *par Kolyang Dina Taïwé* 6

Au Cœur du débat
Internet et Technologies de l'information et de la communication :Avantages et inconvénients pour la femme par *Kolyang Dina Taïwé* 8

Techniques et Technologies
Problématique de l'implantation de la langue Tpuru en milieu urbain : le cas de Garoua *par Gorba Emmanuel* 10

Tumne Mairabne
Huit mars *par Zakine Ania* 30
Appel pour sauver Ka'arang 33

Impressum
Ka'arang ISSN 1431 - 5823 **10.2002**
paraît régulièrement à Ngaoundéré. Les articles nommément désignés ne rendent pas automatiquement l'opinion de la rédaction. Nous ne sommes pas responsables des manuscrits non requis. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Responsable de la rédaction
Dr.Kolyang, Université de Ngaoundéré, Faculté des Sciences, B.P. 454 Ngaoundéré, Cameroun
CDE-SAARE B.P. 67 Guider
Ka'arang : Editions et Média : B.P. 558 Ngaoundéré, Cameroun Tel/Fax: +237 225 25 38
Dayang Paul, Vahrer str. 249/Zi 28, D- 28359 Bremen, Allemagne, Tel: ++49 421 4266663

Promotion et abonnements: Kolyang

Ont collaboré à ce numéro:, Kolyang Dina Taïwé, Phil Peldjao, Bello-Pierre Ngouissandou, Zakine Ania , Gorba Emmanuel

Ka'arang

Organe de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 037 **ISSN 1431 - 5823** **octobre 2002**

Editorial : D'une nécessité de réfléchir pour une région

Il ne plane plus aucun doute sur l'abandon collectif que nous vivons dans les plaines argentées de nos villages. La mère, auteur de plusieurs enfants, se retrouve la plus pauvre du monde à cause du manque de reconnaissance dans une Afrique qui ne sait plus distinguer entre le sérieux et le futile, entre le mâle et la femelle, entre le profond et le réduit, entre le noir et le Noir, tant nos promesses sont des noirs sujets de nos cauchemars et de nos rêves. Il est alors des jours où le poète ne peut plus que prêter sa voix á des milliers de femmes pour exprimer leurs rêves.

Nous avons démissionné. Collectivement. Les parents hommes, trompés par la liberté dite de choix des représentants du peuple dans un jeu biaisé d'avance, égarés dans les luttes inter-villageoises, écrasés par les niaiseries des aléas climatiques où le ciel lui-même semble avoir oublié ce que vivent les humains, bernés par les geogeo (les communautés de partage qui se construisent subitement pendant les marchés et dont chaque membre doit cotiser 100 F CFA pour l'achat du bil-bil) dont la seule force est de dissuader de réfléchir, morts avant les échéances fixées par les Dieux, démissionnent de leur rôle de géniteurs pour ne demander que le repos et le retrait de la vie courante. Les parents-femmes, oubliées dans la fabrication des enfants dont les moyens pour les élever n'existent pas, mortes avant la date fixée par le Créateur, disparues dans les discours malsains des boules de mil emportées au marché pour déjeuner avec le soya, sont aussi des victimes de l'abandon collectif. Les enfants, ne sont plus de ce monde. La soi-disant élite que l'on pluralise en disant élites a abandonné les longues discussions pour se mettre dans les rangs des mortes sans tombeaux.

Avons-nous mieux à offrir dans cette situation, où victimes et tortionnaires volontaires, nous sommes entrain d'écrire notre histoire avec notre propre sang et celui de nos enfant.

Que ce soit la vocation politique qui semble être le passage obligé du développement, même si cet engagement a des connotations diverses, que ce soit la religion qui promet des meilleurs mondes demain pour une pauvreté consolatrice aujourd'hui, que ce soit la volonté manifeste des économies souterraines inexistantes, il est lieu de crier la sonnette d'alarme pour que nous puissions accepter de mourir ensemble pour un demain totalement libéré de nos niaiseries discursives et divertissantes.

Demain, il n'y aura aucune excuses pour les joies effrénées d'aujourd'hui.

Kolyang Dina Taïwé.

Essence de la culture Tpuri

INITIATION DES ENFANTS A L'ENTERREMENT CHEZ LES TPURI

PELDJAO PHIL ET BELLO-PIERRE NGOUÏSSANDOU

Il y a bien des choses subliment pensées dans les mœurs de nos sociétés africaines ; il suffit de chercher à les comprendre. Et bien évidemment, quand vous pensez que la Raison est hellène (c'est-à-dire qu'elle n'est pas de chez nous), alors, vous naissez, grandissez, vieillissez et mourrez sans jamais rien comprendre. Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Savez-vous pourquoi on ne fait pas des contes pendant le jour chez les Tpuri ? Exercice à faire à la maison !

Il est question plutôt ici de l'initiation des jeunes enfants aux cérémonies liées à la mort à travers une école qui ne dit pas son nom. La vie est une école. C'est d'autant plus vrai encore chez les Toupouri où l'enfant qui n'est pas passé par l'étape de berger des chèvres et moutons reste enfant toute sa vie. Ceux qui sont passés par là se souviendront avec beaucoup de plaisirs de ces moments. Ils se rappelleront les fouets, la faim et la fatigue ; ils se rappelleront également les amis, les jeux, les chants, les fruits, les criquets, les maraudes. Ils se souviendront du mandaypaa, de la belle-mère Tibaysoole.

Il y a des jours où le soleil est nonchalant. On a l impression que le temps ne va pas vite comme les autres fois. Ça arrive à tout le monde non?

On a joué à la toupie, au balançoire ; on a préparé du mbraynbaare et on a mangé ; On a cueilli çà et là des sodde, des panre, des swaare, des gwalga on des gwarga ; On a déterré du maydlay ou du tibaybay ; on a fabriquer des siili, on a attrapé des mandaypãã pour sucer le suc apprécié et on a même nagé dans Mankargou ou dans Gonogue. Mais le soleil est encore au dessus des têtes. Merde ! Pourtant on est fatigué, on a faim et on a envie de revoir la maman ou les autres frères restés en congés.

Devant cette situation, il n'y a qu'une chose à faire. Qu'on soit de Golonpuy ou de Golonghini, de Golongdagri ou de Golongdéré, de Golongbourri ou de Golon-hobe, de Golongtikogue ou de Golongtchay, l'idée vient spontanément. Il faut supplier le soleil de se dépêcher dans sa lente marche. La prière qu'on doit alors lui adresser est toute particulière (ce n'est pas le Notre père ...). Elle est astucieuse, complexe, exigeante sur sa méthode et elle est longue.

Une chasse est improvisée pour tuer une espèce spéciale de fourmi: la fourmi-Tibaysoole qu'on tue à l'aide de feuilles vertes pour conserver son corps tout entier. Tous les weerewerfirri se rassemblent alors sur un ndinring (petite colline que les eaux des inondations atteignent rarement, sinon pas du tout). La fourmi-Tibaysoole est morte et il faut l'enterrer. Là, les plus expérimentés se mettent à l'oeuvre avec tous les soins dont ils sont capables. Les novices observent studieusement. On ne pose aucune question ! Tout se passe dans le respect des règles du jeu, avec foi et conviction que le soleil exaucera la prière si elle est faite comme il le faut. Aucune étape de l'enterrement réel d'un homme n'est sauté. (on lave le corps, on l'ensevelit, on creuse la tombe, on l'enterre, les hommes entonnent le jagdwe et les pleurs se généralisent). Lorsqu'on assiste pour sa première année, la curiosité se réveille et on a envie d'assister au vrai deuil pour bien voir les détails.

Quand l'enterrement est fait, on enchaîne avec les mélodies funèbres. On mime les gestes, les mots, les pleurs des gens réellement endeuillés. De temps en temps, on

se calme et on psalmodie en choeur la prière sus-évoquée. Le poème connaît quelques modifications mais le message reste le même. On annonce le deuil au soleil pourqu'il se dépêche. A Dargala-Bizili dans l'arrondissement de Porhi-Toulom, département du Mayo-Kani, on dit :

Wur see deparday
Man ne mbo Tibaysoole huuwe
Yayoo, Tibaysoole huuwe

Soleil marche vite
Ta belle-mère Tibaysoole est morte
Yayoo, Tibaysoole est morte

Tandis qu'a Wiibiiwa-Werfeo, Arrondissement de Tchatibali, Département du Mayo-Danay, on dit :

Yayoo!
Wur dee go deparday
Nira Baysoole huuwe
Yayoo, Nira Baysoole huuwe

Yayoo !
Soleil court vite
Oncle Baysoole est mort
Yayoo, oncle Baysoole est mort

Pourquoi a-t-on choisi Tibaysoole la plus innocente des fourmis de la plaine Toupouri ? Question légitime et pourtant jamais posée. Pourquoi tuer la plus innocente ?

Lors de la chasse, si on ne trouve aucune fourmi-Tibaysoole, on préfère laisser tout simplement que de tuer la méchante fourmi-teme, la voleuse taktare, la maraudeuse moselere, la dangereuse mocincin ou la sorcière taktarebii qui mange les autres fourmis.

Serait-il parce que le soleil, astre beau, source de lumière bien faisante et symbole de bonté ne saurait aller au deuil des vilaines autres fourmis ? En tout cas, ces enfants ne se culpabilisent pas. Pour certains, c'est plutôt une chance pour ces fourmis d'être enterrées avec tant d'honneurs. Imaginez combien de fourmis Tibaysoole tue-t-on par jour sur toute l'immensité de la plaine Toupouri densément peuplée ! Combien tue-t-on par an ? Combien a-ton tué depuis l'invention de cette école ? Si on s'était attaqué ainsi à une espèce comme le teme dont le venin nous fait si souvent passer de mauvais moments, on aurait éliminé un mal de plus. Mais hélas !

Les Tibaysoole sont devenus rares et ne vivent pas (plus ?) en colonie comme les autres fourmis. On n'ira pas à La Haye pour parler de crime contre la tibaysolité.

Puisqu'ils le font si bien, avec foi et puisqu'ils sont des enfants sans macules, le soleil accepte leur prière et, au lieu de marcher vite, il court vraiment. Croyez-nous tout simplement car vous ne pouvez pas aller voir, l'expérimenter. Ou on l'a fait petit, ou on ne la fait petit et on le fera plus jamais !Pourquoi ? En votre présence, la honte les envaillit et toutes les étapes ne peuvent donc plus être respectées.

En effet, leur objectif étant de pouvoir rentrer avec les troupeaux, ils atteignent cet objectif car ce jeu prend suffisamment du temps et demande une attention profonde de sorte qu'ils ne voient pas le temps passer. S'ils ont commencé à 13h, alors ils se retrouvent à 16h si non plus ; heure à la quelle ils peuvent rentrer. C'est comme si vraiment le soleil a couru et à cette époque là, on y croit.

Bien des adultes qui l'ont fait ne savent pas que dans l'esprit du créateur ingénieux de ce jeu, il s'agit d'une école, d'une école où on apprend sans savoir et ou on enseigne sans vouloir. c'est une école à deux objectifs :

- Un objectif apparent (faire en sorte que le temps passe vite),
- Un objectif réel (initier les enfants à l'enterrement).

Qui connaît cet homme, ce créateur? Quand est-il mort? Il aurait fallu confier son enterrement aux jeunes bergers. Que son âme repose en paix aux côtés des âmes des fourmis enterrées avec tous les honneurs humains ! S'il fallait attribuer une note à l'œuvre de cet homme ô combien intelligent mais inconnu, nous donnerions 20/20. Qui dit mieux ?

Pour que vive Ka'arang

Des voix pour des femmes Tpuri « affaissées au cachot du désespoir »

Kolyang Dina Taïwé

Quand nous discutons entre nous, il est des thèmes que nous n'abordons que dans la pudeur de la survie collective, parfois en cachette, parfois entre des dents serrées, parfois dans le désespoir des maux tus. Seuls les poètes compositeurs de l'ancien Tpuri avec les paroles comme des poignards dans la conscience collective arrivaient à parler sans honte de ces choses « honteuses », dissimulés dans les aisselles collectives et impitoyablement sales. Rares sont ces poètes qui ont survécues. La femme Tpuri est d'abord avant tout une victime des vicissitudes de la vie, des décisions sans fond et surtout, une complicité tacite de ces femmes qui, jeunes aujourd'hui ont tout oublié de leur culture, et dans une course éhontée et effrénée à l'on ne sait quelle joie mondaine ne savent plus qu'hier était et se consolidait dans la plaie d'avant-hier. Aujourd'hui, l'on a besoin des plumes qui écrivent avec la ciguë et des voix qui chantent le sang de la vie. Notre littérature, en pays Tpuri et sur le pays Tpuri doit nécessairement régionaliste, activiste, dénonciatrice et parfois même subversive. Et dans le contexte actuel, la littérature Nord-Camerounaise se doit d'être engagée, résolument tournée vers la description des contradictions régionales, la pauvreté galopante, les injustices sociales, les aléas climatiques rudes et les heurts tribaux tarnés par une paix sociale fragile etc.

Plusieurs auteurs prêtent leur voix à l'expression de ces lourdes pressions que vivent les habitants de cette région qui semble subir fatalement un sort. MôôRaiwé-Temga Ngouissandou, Dahirou Yaya, Guedang, Kolyang Dina Taiwé, Danwé Lebon Justin, Gesse Roy, Asmaou Bakary, Dili Palai Clément et bien d'autres encore s'attaquent tous, à des dégrés différents, aux marasmes locaux.

Dans le poème *Les enfants : la pauvreté des mères* (Le Sahel : ses femmes et ses puits, 1996), l'auteur décrit la richesse qu'apportent les multinaissances encore très fréquentes dans le Nord-Cameroun. Le taux de fertilité pourrait avoir ici une moyenne de neuf à dix enfants par femme. Mais le paradoxe de la pauvreté d'aujourd'hui ne jugule pas la richesse du monde traditionnel dont les enfants constituent la raison de vivre. L'ensemble de la progéniture pourrait atteindre une centaine que les exigences sociales ne manqueraient pas de l'absorber toute. Car avec dix enfants, la mère est encore plus pauvre, remarque l'auteur de ce poème.

Le poète met les mots de regret dans la bouche de la mère quand il remarque:

„*Et la mère s'aperçoit*
qu'elle n'a pas un seul enfant pour elle
Elles les a mis au monde
pour le monde avide
pour le futur inconnu
pour l'avenir incertain
Elle les a engendrés
pour les autres
pour les étrangers
pour les simagrées capricieuses des voleurs
...
Chaque sanglot d'enfant est pour elle un non à la vie, une abnégation, un susurrement félin, une feinte cachée, un non à l'avenir avide, une fuite devant la désolation, la ruine et les vestiges des temps, la cécité de l'amour possessif.“ (Le Sahel : ses femmes et ses puits, p. 62)

Si le poète sait que la pléthore d'enfants qui quitteront tous le village par l'exode rural et dont l'avenir se trouve hors des sphères d'influence de leurs mamans constitue un véritable coup au développement par manque de potentiel humain, il est conscient que les femmes constituent pour le Nord-Cameroun une richesse méconnue et parfois oubliée. *L'“Hymne à la sahélienne*“ reprend cet espoir:

„*Descends et assieds-toi dans la poussière*
ô vierge sahélienne, à la peau lisse.
Assieds-toi en silence et entre dans les ténèbres,
ô fille du Sahel, adonnée aux plaisirs.

(...)
Femme courageuse, répands la lumière de ton sourire
Femme à la beauté atroce, ta lumière est venue
Couronne de beauté, aux mamelles fructueuses
Les nations sahéliennes suceront de ton lait vital
Ce jus virginal issu de tes fibres nutritives
adoucira et domptera toutes les natigns
il empêchera au désert de s'étendre
La vaolence et la spoliation disparaîtront
Une paix fertile s'installera dans le Sahel verdoyant" (Le Sahel, p. 79)

Chez cet auteur qui, dans un élan de revitalisation de la femme dans son rôle de chantre dd la culture du Sahel, part d'un constat du désespoir pour arriver au crescendo d'espérance et d'une vision d'un futur rêvées par Les femmes, le constat est encourageant. Mais il n'est pas le seul.

Dans *Exorcist* et plus particulièrement le poème chanté *Mai T'puri*, le musicien et poète Gesse Roy décrit la femme confrontée à la tyrannie maritale et qui ne possède rien et doit même se voir arracher le revenu de ses initiatives commerçantes. Le poète-chanteur encourage la femme Tpuri portée par la douleur contradictoire de sa vie et lui donne des ailes pour qu'elle fréquente l'école moderne. Avec elle, c'est toute la gent féminine du Nord-Cameroun qui devrait être galvanisée par les mots magiques du musicien pour se tourner résolument vers la modernité, le futur, vers le développement même si ce dernier n'est pas toujours synonyme d'avenir.

„Ô, fille Tpuri
Tes yeux s'ouvriront-ils?
Ô, Fille Tpuri
Quand tes yeux s'ouvriront-ils?
Regarde
Pour préparer la nourriture
Il n'y a que toi
Pour enseigner les enfants à la maison
Il n'y a que toi
Pour accompagner les enfants à l'hôpital
Il n'y a que toi
Mais toujours tu pleures

Si ton époux rentre
et trouve le repas non prêt
Il te gronde
Si ton mari revient à la maison
Et trouve le lit non arrangé

Il te frappe avec le bâton

L'argent pour les courses
Il ne le donne pas
Les médicaments
Il n'en achète pas
Les revenus de ton commerce,
Il s'en approprie de force
(...)
L'argent de ration
Il le dépense au jeu de hasard
Les cahiers des enfants
Il en tourne du tabac pour fumer
Mentir
Il en est le chef
il ne connaît que boire"

Le poète termine par un appel cuisant
„*Fille Tpuri, fréquente l'école, pour toi-même*"

L'engagement à travers les textes de ces deux écrivains sont des éclairages intéressants dans le débat développementaliste et culturel du Nord-Cameroun. Ils pourraient constituer un apport grandiose dans les projets qui aujourd'hui se qualifient d'orientés genre mais qui parfois ne désignent paradoxalement que les femmes, ou même l'heureux projet Prepafen (Projet de Réduction de la Pauvreté et Actions en Faveur des Femmes dans la province de l'Extrême Nord) dont les actions en faveur des femmes risquent de ne pas avoir l'impact escompté si les décisions ne vont pas rencontrer l'aspiration des femmes rurales, celles-là même „qui s'affaissent au cachot du désespoir". Et surtout qu'il y a partout des advoca diabolis qui n'ont peur ni des hommes ni de Dieu et utilisent la pauvreté des uns pour s'enrichir. Une vigilance concertée permettrait de veiller aux détournements d'intérêts et de crédits mais surtout de juguler la fatalité dans laquelle s'installent les terroirs et de jouer un rôle de veilleur sur son propre sort et celui des autres.

Au cœur du débat

Internet et Technologies de l'information et de la communication : Avantages et inconvénients pour la femme

Kolyang Dina Taïwé

« Femme Noire, Femme Africaine, Ô toi ma mère, je pense à toi.»* Ce texte de Camara Laye montre bien que chaque Africain a un respect pour sa mère et qu'elle représente une grande valeur dans la société africaine, du moins traditionnelle. Normalement ce respect devrait s'étendre à toutes les femmes ! Aujourd'hui nous célébrons la 40è édition de la Journée de la Femme Africaine, avec diverses manifestations et réflexions.

Dans le Nord Cameroun, les difficultés les plus graves auxquelles font face les femmes parce que plus vulnérables sont la pauvreté et la misère qui sont incubatrices des autres problèmes tels l'analphabétisme, la précarité sanitaire, les disettes récurrentes, le chômage galopant des jeunes, les déperditions scolaires et universitaires, la prostitution et la montée irrésistible de la monoparentalité, le manque d'accès à la formation et à l'emploi, la marginalisation des couches sociales tous azimuts etc.

Mais il est nécessaire de comprendre les mécanismes de cette pauvreté foudroyante afin d'en conjurer les méfaits. Et pour exorciser ce phénomène, il faut bien que toutes les forces vives réfléchissent ensemble en commençant par la femme, car c'est elle qui est au centre du changement social. Un homme politique américain disait : « Eduquez les femmes et mettez de l'eau potable à la disposition de la population, et le développement suivra tout seul » ou l'UNICEF ne dit-elle pas «Eduquez une fille c'est éduquez une nation ? »

Dans ce concert d'aléas et de difficultés, que faire et que peuvent apporter les technologies de l'information et de la communication dans la solution des problèmes ?

Après cette introduction plutôt globale, nous allons définir (1) la notion d'Internet, (2) cerner les Technologies de l'Information et de la Communication, nous appesantir sur (3) les avantages et enfin (4) révéler les inconvénients. A la fin, je souhaite la discussion chaude, édifiante et controverse.

Internet

Conçu depuis 1969 à partir d'un projet américain développé pour le Department Of Defense (ministère de la défense), Internet est un réseau d'ordinateurs interconnectés. C'est dans les années 1980 que le courrier électronique (le e-mail) est ouvert au grand public et contribue ainsi à la propagation de l'Internet. Les services offerts par l'Internet sont nombreux mais les plus essentiels se résument en les suivants :

E-mail : On l'appelle aussi courrier électronique ou tout simplement courriel. C'est la poste électronique. Vous avez une adresse (comme votre boîte postale) donnée par un prestataire de service (comme le bureau de poste).

Forums de discussion : Ce sont des personnes qui ont choisi un thème sur lequel elles discutent. Par exemple, le sujet : La santé du bébé. Aminata, qui vient d'avoir un bébé, envoie un message au groupe. « Je veux sevrer mon bébé des tétées nocturnes, quelles précautions prendre ? » Alors une personne abonnée au groupe peut envoyer une répondre à Aminata en privé (par son adresse électronique) ou envoyer sa réponse à tout le groupe. Et une discussion peut s'engager dans ce domaine.

Chat (en français camerounais : le kongossa) : Deux ou plusieurs personnes connectées, en même temps, chacune à un ordinateur et possédant le programme de chat peuvent se parler. Vous écrivez à votre interlocutrice, qui répond tout de suite, vous continuez ainsi à faire un petit kongossa.

Téléphonie : Exactement comme le téléphone, seulement vous devez avoir un microphone et un écouteur.

World Wide Web (WWW). Elle est comme une encyclopédie avec plusieurs références.

Les TIC et les avantages majeurs

On s'accorde généralement pour dire par TIC qu'il s'agit de l'utilisation d'un équipement électronique pour aider dans la conception, l'échange et la gestion de l'information afin de consolider le savoir. La Communication a été réalisée dans nos sociétés par le tambour, les feux indiens etc. Les Technologies de la Communication sont anciennes et se présentent sous la forme du téléphone, de la télécopie (fax) ou du télex. Aujourd'hui, l'on a le satellite. etc…

Celles de l'information sont assez récentes mais suffisamment éprouvées pour constituer une discipline importante, l'informatique.

Le mariage entre le traitement de l'information par un ordinateur par exemple et sa transmission par une ligne téléphonique constitue le point de départ d'une nouvelle expérience scientifique : les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC). Aujourd'hui l'on peut transmettre l'image, le son, le texte. Le mot Internet n'est qu'un aspect de cette technologie.

Comment faire pour être connecté sur Internet ? Avoir un ordinateur, un modem, une ligne téléphonique, une boîte postale chez un prestataire de service (CAMTEL (222 82 82), (340 64 64, 330 77 33) Douala ou Yaoundé), et les programmes nécessaires pour permettre de communiquer et de naviguer.

Les potentialités de l'Internet sont multiples.

Création d'emploi : L'Internet est lui-même un domaine florissant où des créations de jobs sont possibles : des centres de formation aux TIC, les prestataires de service.

Santé : Conseil sur la santé,. Groupe de discussion sur des sujets spécifiques de santé primaire, diffusion de nouvelles connaissances sur le traitement de certaines maladies.

Formation et Recherche : Un cours peut être dispensé à un seul endroit. Un cours de couture se fait dans un GIC quelque part et d'autres femmes sont connectées depuis leurs associations et se forment ainsi à moindre coût.

Culture : Présentation de la culture locale, par des photos, des vidéos, de l'art culinaire, de la mode etc. sur les pages web.

Commerce et Vente : Faire du commerce à travers l'internet. Problème de paiement se fait par les transferts d'argent tels Express Union ou Western Union. Vous ne vous déplacez que pour aller donner l'argent à l'agence de transfert de l'argent et la marchandise vous est amenée a domicile.

Tourisme : On peut présenter les attractions touristiques d'une région dans l'internet. Tout le catalogue peut se présenter sur Internet.

Genre et développement : Renforcement de l'information de la femme sur ses droits, les conférences à travers le monde,

* Camara Laye, L'enfant noir, Plon, Paris 1954

l'expérience des autres femmes, leurs combats, leurs solutions etc.

Les problèmes: *Coûts(Cherté)* : 800 millions d'utilisateurs d'Internet dans le monde avec 93 millions de serveurs 75% se trouvent dans les 7 pays les plus développés du monde. 4 millions se trouvent en Afrique avec 3 millions en Afrique du Sud.

1 ordinateur coûte en moyenne 400.000 FCFA (10 mois de salaire d'une infirmière)

1 modem (30.000 FCFA)

1 ligne téléphonique (103 000 FCFA pour le fixe, 80.000 FCFA pour le portable) sans les consommations

Electricité. Pas tout le monde a accès à la lumière. Et quand bien même vous l'avez, elle coûte trop cher. En moyenne 5.000 FCFA par mois

Conflit Culturel : Les meilleurs contenus dans les ordinateurs dans le monde sont en anglais. Quand on prend 100 serveurs, 80 ont des contenus en anglais. Même les contenus qui parlent du Cameroun ne sont pas conçus par des Camerounais (CIA - Fact book).

Accroissement de l'inégalité : Les plus riches en informations deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. Radio, Télé, Téléphone fixe, portable, ordinateur, et Internet. Alors que le pauvre ne peut même plus réparer sa seule radio parce que les pièces de rechange sont devenues trop chères.

Manque de conception de formation : Au Cameroun, on parle beaucoup des potentialités des technologies de l'information et de la communication, mais il n'existe aucun programme de formation conçu dans cet esprit. L'or enveloppé dans un chiffon et jeté à la poubelle

Problème de la clarté des pages Web : On ne sait plus où trouver quoi ?

Une étudiante a perdu sa vie dernièrement pour avoir cherché à se marier à travers l'Internet, mais sa trentaine de photos dans toutes les positions de nudité possible se sont retrouvé affichées dans l'Internet. Pornographie des enfants, la prostitution etc.

Comment tirer le meilleur profit de l'Internet ?

Aucune technologie en soi n'est mauvaise. Le couteau n'est pas mauvais en soi. La voiture n'est pas en soi une chose mauvaise. C'est l'usage que l'on en fait.

Pour avoir un meilleur profit de l'Internet, la base est d'abord donc une formation adéquate et profonde, soutenable et continuelle.

Même les internautes les plus expérimentés se perdent dans la forêt de liens qu'offrent les pages Web et les sites. Pour résoudre ce problème, ils créent des favoris. La situation est a peu près la même quand une ménagère arrive au marché et se perd dans les dédales des supermarchés et ne rentre qu'avec la pacotille. Pour résoudre ce problème, elle peut avoir ses vendeurs préférés.

Cependant, il ne faut pas surestimer le rôle de ces technologies, car elles ne sont pas moins chères.

Besoins de formation spécifiques pour les femmes

Dans le Nord-Cameroun, les femmes sont confrontées à divers problèmes entre autres celui de l'énergie (déboisement pour l'utilisation dans la cuisine, accès difficile à l'électricité qui est trop chère), les problèmes d'analphabétisation, les problèmes environnementaux (eau potable inaccessible), un manque de coordination dans le secteur informel (femmes et filles n'ont aucune chance, incapacité de création des réseaux avec des groupements isolés et marchés d'écoulement de produit inaccessibles)

Pour essayer de juguler ces problèmes, il est donc nécessaire de réfléchir à des actions qui s'insèrent dans un cadre de soutenabilité et de durabilité requises par l'Agenda 21 de Rio. Nous sommes convaincus que l'éducation de la femme et la mise à sa disposition d'un certain nombre de mécanismes de décisions auront un impact très positif sur la famille et la société. De ce fait, l'amélioration de la situation de la femme passe par deux niveaux :

1. l'éducation élémentaire (lire et écrire)
2. Management (notions élémentaires de gestion)

Education et la formation en gestion

Savoir lire et écrire est aujourd'hui un passage obligatoire pour le développement. Ceci concerne toutes les femmes désireuses d'apprendre à lire et à écrire, à s'exprimer en français ou dans une langue locale. Il faudrait donc renforcer les capacités de ces groupes avec du matériel didactique et des concepts de la pédagogie des adultes. Ainsi des femmes peuvent s'exprimer quand elles vont à l'hôpital, aider les enfants dans les devoirs à faire à la maison etc.

Généralement, les femmes qui se regroupent ont un but précis. Soient elles s'exercent dans le commerce ou dans une autre activité. Comment ces femmes, ayant contacté des micro-crédits dans des ONG, peuvent-elles gérer leurs affaires, sans avoir des difficultés de remboursement? Comment peuvent-elles accéder à d'autres financements? Ces interrogations constituent la base pour la création d'un réseau qui permette aux femmes de s'affirmer. Ici encore, l'Internet et les télécentres ou cybercafés peuvent offrir un exemple de formation adéquate

Les besoins de formation les plus en vue concernent donc l'éducation de base, le gestion des petites unités de production des femmes, la sensibilisation pour une santé communautaire dans la lutte contre le VIH/SIDA.

Le rôle de la communication dans la prise de conscience de la femme

Il est reconnu aujourd'hui que la majeure prise de conscience passe par la culture de groupe. L'Internet, à travers les cybercafés, les groupes de discussion et les chat-kongossa, peut être un moyen approprié pour atteindre plus facilement ce but. En effet, c'est dans la communication, le partage, la communion que se retrouve et se forge l'amélioration des conditions de la vie. Nul ne peut véritablement se développer s'il s'isole, reste à l'écart et ne pense qu'à soi uniquement.

Les femmes, généralement plus sociables, doivent donc cultiver la notion de collectif, même sans Internet, et communiquer dans le cadre des rencontres de quartier, des associations diverses, des réunions, des cotisations, de l'informel afin de créer une synergie commune. Elles doivent discuter sur les difficultés sociales et les problèmes majeurs qui tracassent la vie de tous les jours. Le commun et le collectif sont parfois le fondement du bonheur ensemble, le début de l'amélioration des conditions de vie.

Apprenons la vie ensemble, chez nous, avec nos voisines et les membres de nos associations, avant de rêver causer avec les femmes de Washington ou de Kaboule. Si nous ne sommes pas éduquées, nous n'aurons rien à leur dire et à apprendre d'elles. L'Internet n'est qu'un moyen de communication humaine qui se veut d'abord apprise et maîtrisée.

Problématique de l'implantation de la langue Tpuri en milieu urbain : Le cas de Garoua

Gorba Emmanuel

INTRODUCTION

Au XVIIIe siècle, Ferdinand de Saussure dans son Cours de linguistique générale, émet l'hypothèse selon laquelle la langue a un *«caractère social indubitable»*[1] En d'autres termes, il existe un certain rapport entre la langue et la société. Aussi, exclue-t-il la parole *«du champ d'étude de la linguistique [parce que] trop soumise aux variations individuelles»*[2] William LABOV souscrira à la pensée de Saussure et dira également que le langage est un *«indice sensible de maint processus social»*[3] De telles déclarations ne laisseront pas indifférents certains linguistes. Nous pouvons entre autres citer André MARTINET qui, en 1970, pense qu'il est aberrant de parler du terme *«sociolinguistique».* Il le qualifie d'ailleurs de *«terriblement ambigu»*[4] Ce n'est qu'en 1980 qu'il reviendra sur ses propos et donnera à la sociolinguistique ses lettres de créances dans la deuxième édition de son ouvrage intitulé : Eléments de linguistique générale. Au XIXe siècle, W. Von HUMBOLDT pour sa part, prendra le contre-pied de Saussure et de LABOV et soutiendra que *«Le langage n'est [pas] le reflet des structures sociales ou psychiques, il en devient la cause»*[5] Tous ces débats donneront au XIXe siècle naissance à de nouvelles disciplines parmi lesquelles la sociolinguistique.

Mais il ne s'agira pas pour ces auteurs de la nouvelle discipline de se démarquer de la linguistique. Au contraire, ils contribueront à l'extension du domaine ou du champ d'action de celle-ci. La preuve en est que toute étude sociolinguistique englobe à la fois la linguistique et la société. En effet, elle se *«propose de partir de la parole et, avec elle, du sujet parlant.»*[6] et ce sujet parlant se trouve *«réinscrit dans un contexte social, celui dans lequel il vit et parle»*[7] Considérée donc aujourd'hui comme une branche de la linguistique, la sociolinguistique à un domaine assez vaste. Son *«domaine se recoupe avec ceux de l'ethnolinguistique, de la sociologie du langage, de la géographie linguistique et la dialectologie»*[1] C'est pourquoi, elle intéresse de nos jours bon nombre de chercheurs.

Dans cette perspective et, tel que notre thème est conçu à savoir ***«Problématique de l'implantation de la langue tupuri en milieu urbain : le cas de Garoua»,*** notre travail sera essentiellement descriptif et analytique. Notre étude permettra de connaître la dynamique et le fonctionnement des langues nationales camerounaises en général et de la langue tupuri en particulier dans la ville de Garoua.

D'autre part, si la «problématique» se définit d'ordinaire comme l'*«ensemble de questions qu'une science ou une philosophie se pose relativement à un domaine particulier»*[2] , nous la définissons dans le cadre de «l'implantation de la langue tupuri en milieu urbain : le cas de Garoua» comme l'ensemble des problèmes qui entravent essentiellement dans les milieux natifs l'épanouissement de la langue à Garoua.

De même, si DUMONT parle de l'implantation d'une langue (LE) dans une région donnée *«quand [cette langue LE] devient la langue L1 de la majorité de la population»*[3] , nous préférons dans le cadre de notre étude la définition du Grand Dictionnaire encyclopédique.En effet, la définition de DUMONT est faite dans un sens très spécialisé alors que celle du dictionnaire semble courant. Par «implantation » ce dictionnaire entend *«L'action d'implanter ou le fait d'être implanté»*[4] et, «s'implanter», c'est *«être implanté quelque part, s'y fixer, s'y installer, y être installé de façon durable»*[5]

Indiquant également l'ethnie, le mot «tupuri» désigne une langue parlée à la frontière entre le Tchad et le Cameroun. Langue essentiellement orale, le tupuri est *« [classé] par R. BOYD parmi les langues du groupe 6, Mbum, de la famille Adamawa-Oubanguienne, du Sous-Phylum Niger Congo.»*[1]

Pour mieux exploiter notre thème, nous avons porté notre choix sur la ville de Garoua parce que par rapport aux plus anciennes villes camerounaises telles Ngaoundéré, Yaoundé et Douala où se trouveraient d'assez fortes communautés tupuri, Garoua semble être la première à abriter une

---

1 Ferdinand de SAUSSURE repris par Pierre DUMONT et al. dans Sociolinguistique du français en Afrique francophone: Gestion d'un héritage. Devenir d'une science, EDICEF7 PUPELF, Paris, 1995, 224 pages, p. 4.

2 Ibid.

3 LABOV, William repris par OSWALD, Ducrot et al. dans Dictionnaire Encyclopédique des sciences du langage, éd. du Seuil, Paris, 1972, 1ère éd. 470 pages, p. 85.

4 MARTINET, André : Elément de linguistique générale, Librairie Armand Colin, Paris 1970, 1ère éd., 201 pages, p. 210.

5 DUCROT, Oswald et al. : op. cit. p. 85

6 DUMONT, Pierre et al. : op. cit. p. 4.

7 Ibid.

1 DUBOIS, Jean et al. : Dictionnaire de linguistique, Librairie Larousse, Paris VIe, 1973, 516 pages, p. 444, (rééd.).

2 Coll. : Le Petit Larousse Grand Format, Larousse, Paris, 1993, 1872 pages, p. 824.

3 DUMONT, Pierre et al. : op. cit. p. 4.

4 Coll. : Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse, Librairie Larousse, Paris, 1983, 5536 pages, Tome 5, p. 5492.

5 Ibid.

1 RUELLAND, Suzanne : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbonne-Nouvelle- Paris III, 1992, 585 pages, p. 8.

population considérable des premiers Tupuri venus des régions de la frontière entre le Tchad et le Cameroun[2] .

Parlant des travaux qui ont été faits sur la langue tupuri, nous pouvons dire que c'est un domaine relativement vierge. Néanmoins quelques recherches ont été menées sur les aspects linguistiques du tupuri. Nous pouvons citer les travaux de RUELLAND à savoir : «Le Dictionnaire tupuri - français - anglais»[3] , sa thèse de Doctorat ès Lettre sur la «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe»[4] en 1992. Nous notons également la réalisation de PierGiorgio CAPPELLETTI : «Dictionnaire tupuri - français»[5] , publié en 1996. De nombreux articles ont été rédigés sur cette même langue. D'abord en 1977, RUELLAND écrit : «Esquisse phonologique du tupuri dans la région de Mindaoré (Mayo-Kebbi).»[6] Puis en 1978, elle fait paraître «Le tupuri (langue Adamawa) et les langues tchadiques voisines : comparaison lexicale.»[7] Ensuite en 1983, elle publie : «Dis-moi qui sont tes fils...(analyse sémantique de la parenté et de l'alliance tupuri).»[8] Enfin en 1998, paraît «Je pense et je parle comme je suis (le corps, le monde et la parole en tupuri).»[1] WIESEMANN pour sa part écrit un article sur la langue à savoir : «The phonology and orthography of tupuri.»[2] De même nous ne saurions oublier les travaux des Religieux sur le tupuri. Ceux-ci ont eu à traduire le Nouveau Testament sous le titre : «**Waare maa de coore**.»[3] Dans le souci de promouvoir et de faciliter l'apprentissage de la langue tupuri tant orale qu'écrite, le pasteur TAORE FATOING Daniel publie en 1989 «Syllabaire tupuri. Naà hád wée. "Apprenons" en langue tupuri de la Province du Nord du Cameroun et du Tchad.»[4]

Toutefois, rares semblent être les études menées sur l'aspect social de la langue tupuri. En d'autres termes, l'aspect sociolinguistique du tupuri demeure quelque peu inexploité. Néanmoins, en Avril 1999, on a ressenti en KOLYANG une volonté manifeste de poser les jalons des recherches sur cet aspect de la langue lorsqu'il publie un article sous le titre «La langue tupuri survivra-t-elle aux villes?»[5] Dans son article, il fustige ceux qui abandonnent leur langue maternelle notamment le tupuri, décrit les manifestations de cette acculturation, évoque les causes de l'abandon de la langue et les conséquences de ce phénomène. Aussi n'a-t-il pas manqué de donner quelques ébauches de solutions à ce problème. Déplorant quelque peu son incompétence dans le domaine linguistique, KOLYANG a fini tout de même par lancer un défi aux linguistes en ces termes : *«Une étude d'un linguiste dévoué apporterait plus de lumière dans cette situation.»* [6] Dans ce contexte justement, nous avons voulu à travers notre thème, élargir le débat, car en fait KOLYANG a traité le problème de manière très superficielle. Ainsi, nous espérons apporter notre pierre à l'édifice en ce qui concerne notamment la revalorisation et la redynamisation des langues nationales camerounaises en général et de la langue tupuri en particulier.

Tout au long de notre travail, il s'agira pour nous de vérifier notre hypothèse de départ selon laquelle la langue tupuri ne se serait pas enracinée à Garoua même dans les milieux natifs malgré son ancienneté dans cette métropole. En d'autres termes, il s'agira pour nous de voir quel est le degré d'implantation de la langue tupuri à Garoua. Aussi chercherons-nous à connaître les causes de ce degré d'implantation de la langue dans cette ville. Nous évoquerons également les conséquences de ce même degré d'implantation pour les locuteurs natifs du tupuri.

Pour réaliser une telle tâche, nous avons procédé comme suit : collecte des données sur le terrain par des enquêtes sociolinguistiques ou sondages par questionnaire, des enregistrements à l'aide du magnétophone, puis à l'analyse et l'interprétation de ces données.

Notre travail sera reparti en deux grandes parties. Une première intitulée : «Degré d'implantation de la langue tupuri à Garoua» sera divisé en deux chapitres. Le premier «Définitions préliminaires et historique de la langue tupuri à Garoua» constituera une entrée en matière. Ce chapitre permettra en fait au lecteur de cerner certains concepts et de connaître certaines réalités se rapportant à la langue tupuri à Garoua. Le second chapitre : «Situation sociolinguistique de la langue tupuri à Garoua : pratiques langagières» quant à lui, cherchera à connaître si la langue tupuri est pratiquée dans la ville de Garoua par la population non tupuri et surtout par les locuteurs natifs eux-mêmes dans leurs familles et hors de celles-ci.

---

2 Cette information nous a été fournie par certains vieillards tupuri de Garoua. Nous citons entre autre le Chef tupuri (91 ans habitant le quartier tupuriré et M. Blaoga Lissandou (90 ans) au quartier Djamboutou. Nous n'avons pas trouvé de documents scientifiques faisant véritablement état de ce problème.

Vu donc la situation géographique de la ville de Garoua par rapport au pays tupuri, nous avons souscrit aux déclarations de nos enquêtés.

3 RUELLAND, Suzanne :- Dictionnaire tupuri - français - anglais (Région de Mindaoré, Tchad), Peeters/SELAF, Paris, 1988, 343 pages.

4 «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», (Université de Sorbonne - Nouvelle - Paris III), 1992, 585 pages.

5 CAPPELLETTI, PierGiorgio : Dictionnaire tupuri - français, A compte d'auteur, Mission Catholique de Guidiguis, 1996, 220 pages

6 RUELLAND, Suzanne :-«Esquisse phonologique du tupuri parlé dans la région de Mindaoré (Mayo-kebbi)», in Etudes phonologiques tchadiennes, J.P. Caprile (éd.) /SELAF (Bibliothèque 63-64), Paris, 1977, p. 145-160.

7 «Le tupuri (Langue Adamawa) et les langues tchadiques voisines : comparaison lexicale», in Reconstitution du proto - tchadique, J.P. et H. Jungraithmayer (éds)/SELAF (LACITO - Documents Afrique 2), Paris, 1978, p. 157-175.

8 «Dis-moi qui sont tes fils... (analyse sématique de la parenté et de l'alliance tupuri)», in Théories et pratiques linguistiques, Société pour l'Information Grammaticale, 1983, p. 89-108.

1 RUELLAND, Suzanne : «Je pense et je parle comme je suis (le corps, le monde et la parole en tupuri)» in Faits de langues. Les langues d'Afrique Subsaharienne, Revue de linguistique n° 11-12, Paris, OPHRYS, 1998, p. 335-358.

2 WIESEMANN, Ursula : «The phonology and orthography of tupuri», in Cahiers du département de langues Africaines et de Linguistique 2, Yaoundé, Université de Yaoundé, Faculté des lettres, 1982, p. 15-29.

3 Coll. : **Waare maa de coore**, Alliance Biblique du Cameroun, Yaoundé, 1988, (1ère éd.), 684 pages.

4 TAORE FATOING, Daniel : Syllabaire tupuri. Nàa Hád wée. «Apprenons» en langue tupuri da la Province du Nord du Cameroun et du Tchad, Doukoula (Kar-HAy), Service Diocésain d'Impression (Moundou), 1982, 148 p.

5 KOLYANG : «La langue tupuri survivra-t-elle aux villes?», in Ka'arang, Trimestriel n° 023, A compte d'auteur, Bremen, Avril 1999, p. 10-11.

6 Ibid.

La seconde partie s'intitule «Causes et conséquences» et se divise également en deux chapitres. Dans le premier intitulé «causes», nous tâcherons d'exposer de manière détaillée les difficultés qui entravent l'essor de la langue tupuri à Garoua. Le second et dernier chapitre a pour titre «Conséquences». Ici nous évoquerons, comme le titre du chapitre l'indique, les conséquences du degré d'implantation de la langue tupuri à Garoua pour ses locuteurs natifs eux-mêmes.

Pour terminer, est-il encore important de rappeler que l'élaboration de ce travail n'a pas été facile du fait des problèmes que nous avons rencontrés. Nous citons entre autres le manque de moyens matériels et financiers, l'incompréhension de certains de nos enquêtés. En effet, au deuxième jour de notre descente sur le terrain, nous avons pu enregistrer 47 cas de refus sur 59 locuteurs tupuri natifs approchés et 12 cas de refus de non locuteurs de la langue sur 42 personnes approchées. Ceux-ci refusaient de se faire enquêter parce que, pensaient-ils, nous faisons partie «de milices anti-gang». Pour remédier à la situation nous avons été sollicités par l'Animateur en langue tupuri de CRTV-Garoua, M. BAPELDA Robert, qui nous a accordé 45 mn de temps d'antenne pour fournir à la population-cible de plus amples explications en vue d'une meilleure compréhension.

DEFINITIONS PRELIMINAIRES ET HISTORIQUE DE LA LANGUE TUPURI A GAROUA

La définition des concepts de «langue maternelle» et «sociolinguistique» nous permettra de connaître d'un côté l'importance de nos langues maternelles et partant celle de l'étude sociolinguistique de ces langues et de l'autre, les points de vue divergents des uns et des autres sur la nouvelle discipline quant à ces rapports avec certaines disciplines telles que la linguistique et la sociologie.

I1 - Définitions préliminaires

I1.1 Langue maternelle

Selon Georges MOUNIN, la *«langue maternelle» se définit «Au sens strict, [comme la] langue de la mère. Par abus de langage, [elle désigne la] langue première d'un sujet donné, même si ce n'est pas la langue de sa mère.»* [1] Allant dans le même sens, Marie-Louise MOREAU pense que *«La réalité sous-jacente à la notion de la langue maternelle est variable et confuse.»* [2] En effet, selon elle, *«la langue maternelle n'est pas nécessairement la première langue de la mère ou du père; ce n'est même pas toujours leur langue principale.»* [3]

D'autre part, de manière générale et du point de vue de sa fonction sociale, la langue et précisément la langue maternelle est un instrument de communication et d'expression. Grâce à un système de signes appartenant aux membres de nos communautés, nous rendons concret, par l'usage linguistique, ce qui est virtuel. La langue est aussi l'élément fondamental de la culture d'un peuple. Elle est révélatrice d'une ethnie ou d'un peuple. Par la langue, nous prenons connaissance des modes de vie de l'ethnie à laquelle nous appartenons, des lois, des règles et des interdits qui régissent nos communautés. Enfin, la langue est l'élément qui permet à chacun de nous de comprendre le mystère de la création à travers les mythes qu'elle véhicule, de comprendre les phénomènes de la vie courante, d'expliquer l'univers physique, spirituel et intellectuel.

En somme, c'est à travers notre langue que nous parvenons à mieux nous connaître, à connaître notre véritable identité, à cerner ce qui nous distingue ou particularise les uns des autres. Parlant justement de la fonction sociale de la langue maternelle, Henry Tourneux tenait ces propos : *«Pour chacun de nous, la langue ou plus exactement sa langue, est chargée d'un pouvoir symbolique et émotionnel intense. En effet, l'usage linguistique est l'un des principaux marqueurs de l'identité, tant nationale qu'ethnique, régionale, familiale et individuelle.»*[1]

En considération de tout ce qui précède, nous remarquons que la langue en général et la langue maternelle en particulier joue un grand rôle pour le développement de nos sociétés. Après la définition du terme «langue maternelle», nous passons à celle de «sociolinguistique».

I1.2 Sociolinguistique

Se définissant comme étant une «*Discipline qui étudie les relations entre la langue et les facteurs sociaux»*[2], la sociolinguistique demeure aujourd'hui une discipline sujette à certaines controverses. Celles-ci portent notamment sur les rapports qui existent entre la sociolinguistique et certaines disciplines telles que la linguistique et la sociologie. En effet, en 1974, Georges MOUNIN affirme qu'*«Il n'est pas certain que la sociolinguistique soit une discipline propre, ayant ses principes et ses méthodes spécifiques, ou qu'elle soit un domaine dans lequel sociologie et linguistique sont appelées à collaborer : les bases en sont encore mal définies et extrêmement diverses»* [3] En d'autres termes, la sociolinguistique n'est pas une discipline à part entière parce que manquant de principes et de méthodes. De même, elle n'entretient aucun rapport avec la linguistique ni avec la sociologie. Mais dès 1980 c'est-à-dire six ans plus tard, on verra MARTINET, nous l'avons déjà dit, revenir sur ses paroles et soutiendra la thèse contraire. Il asserte : *«Comme le langage ne se conçoit pas hors de la société, il nous paraît inutile et probablement nuisible d'opposer une "sociolinguistique" à la linguistique proprement dite.»*[1] Quinze ans plus tard encore c'est-à-dire en 1995, DUMONT viendra appuyer la thèse de MARTINET et trouvera également des liens entre la sociolinguistique et les deux disciplines que sont la linguistique et la sociologie.

D'une part, pense DUMONT, la linguistique a généré la sociolinguistique. Il soutient qu'en fait cette dernière découle d'un mouvement de bascule de la «linguistique de la langue» vers la «linguistique de la parole». D'autre part DUMONT soutient que la sociolinguistique utilise aujourd'hui comme méthodes de travail celles de la sociologie. En effet, pour mener ses recherches, pense

---

1 MOUNIN, Georges : Dictionnaire de la linguistique, Presses Universitaires de France, Paris, 1974, (1ère éd.), 340 pages, p. 198.

2 MOREAU, Marie-Louise : Sociolinguistique (les concepts de base), Pierre Mardaga, 1997, 312 pages, p. 184

3 Ibid.

1 TOURNEUX Henry : «Langue, éducation et formation dans le Nord et l'Extrême-Nord», Communication préparée pour le Festival National des Arts et de la Culture, F.E.N.A.C. Ngaoundéré 96, 7 pages, p. 1

2 Coll. : Le Petit Larousse (illustré), Librairie Larousse, Paris, 1989, 1680 pages, p. 901.

3 MOUNIN, Georges : op. cit. 302.

1 MARTINET, André : Eléments de linguistique générale, Librairie Armand Colin, Paris, 1970, (2e éd.), 221 pages, p. 210

DUMONT, le sociolinguiste a le choix entre deux niveaux d'étude :le niveau macrosociolinguistique et le niveau microsociolinguistique. Dans le premier cas, la recherche *«porte sur un ensemble géographique important (un pays par exemple) dont il s'agit d'étudier les usages linguistiques d'un point de vue social.»*[2] Au niveau microsociolinguistique, le chercheur *«prend le sujet comme point de départ. Il opère au niveau de l'individu et le situe dans un groupe d'appartenance[...]»*[3] En d'autres termes, le chercheur étudie les «pratiques» c'est-à-dire ce que fait réellement le sujet ou ce qu'il déclare qu'il fait. Une fois le niveau d'analyse choisi, le chercheur opte pour l'une des méthodes suivantes mises en pratiques par la sociologie *«depuis plus d'une centaine d'années»*[4] :

- L'observation directe au cours de laquelle il observe les échanges langagiers sans intervenir;
- L'observation participante au cours de laquelle l'enquêteur s'introduit dans le milieu qu'il veut étudier;
- L'observation indirecte c'est-à-dire par questionnaire ou entretien;

Il apparaît que la sociolinguistique entretient avec la linguistique et la sociologie quelque rapport de dépendance. La première discipline étant née de la deuxième trouve ses méthodes de travail dans la troisième. Ceci étant dit, nous passons à l'historique de la langue tpuri à Garoua.

I 2. Historique de la langue tpuri à Garoua

L'histoire d'une langue donnée peut être liée à l'histoire du peuple ou de l'ethnie qui la parle tout comme *«La langue participe à l'histoire d'un peuple»*[1] Dans ce sens, en ce qui concerne notamment le parler tupuri, la présence de celui-ci à Garoua s'expliquerait par les phénomènes suivants :

- La colonisation française ;
- La recherche du bien-être et l'obligation professionnelle

I2. 1. La colonisation française

Les premiers Tupuri à s'installer dans la ville de Garoua seraient les prisonniers de guerre de la colonisation du Cameroun par la France au XIXe siècle. Ces prisonniers de guerre étaient conduits à la chefferie de Garoua où ils étaient considérés comme des esclaves du Lamido. Pour nous en convaincre, nous pouvons nous référer aux déclarations du chef des Tupuri de Garoua au quartier Tupuriré, âgé de 91 ans et à celles d'un vieillard (93 ans) habitant le quartier Roumdé-Adjia, les deux ayant gardés l'anonymat.

I2.2. La recherche du bien-être et l'obligation professionnelle

La langue tupuri serait aussi introduite à Garoua par les Tupuri qui abandonnaient leurs villages respectifs pour cette ville. En effet certains jeunes attirés par les villes venaient à Garoua soit par curiosité soit pour la recherche du bien-être. Quelques-uns parmi eux n'ont plus regagné leurs villages d'origine. De même, certains Tupuri, déjà chef de famille, fuyaient leurs villages natals pour la ville de Garoua parce que frappés par des calamités naturelles.

Nous ne saurions oublier le cas de nombre de Tupuri appelés à servir l'Etat dans les différents services de la métropole. Dans ce sens justement 100 adultes des deux sexes choisis au hasard ont été interrogés sur les raisons de leur séjour ou de leur installation à Garoua. Nous avons consigné les réponses qui nous ont été fournies dans le tableau suivant :

Tableau I : Raison du séjour ou de l'installation à Garoua

	Recherche du bien-être	obligation professionnelle	autres raisons
	35	52	13
Pourcentage	35%	52%	13%

Il ressort de ce tableau que des 100 personnes enquêtées sur les raisons de leur séjour ou de leur installation à Garoua, 35 sont venues pour la recherche du bien-être soit un pourcentage de 35%, 52 sont à Garoua pour des raisons professionnelles soit 52% et 13 pour d'autres raisons : les études, le commerce, des parents résidant à Garoua depuis des années.

Après avoir passé en revue l'historique de la langue tupuri à Garoua, nous passons à l'analyse sociolinguistique de la langue dans cette métropole notamment les pratiques langagières.

SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DE LA LANGUE TUPURI A GAROUA : PRATIQUES LANGAGIERES

Si nous admettons que la langue est un instrument de communication et d'expression de tout homme, nous ne pouvons mener une étude sur les aspects sociolinguistiques en oubliant l'individu qui la parle ou les sociétés dans lesquelles elle prospère. Ainsi, dans ce chapitre notamment, il s'agira pour nous de connaître le degré d'implantation du tupuri dans la ville de Garoua. En d'autres termes, la langue tupuri est-elle pratiquée dans la ville de Garoua ? Une telle interrogation trouvera sa réponse au niveau de deux groupes de personnes : la population non tupuri de Garoua et surtout la population tupuri elle-même en famille et hors de celle-ci.

II_1 .Pratique du tupuri au sein de la population non-native

Dans un pays plurilingue et en voie de développement comme le Cameroun, il devrait avoir une étroite collaboration entre les différentes communautés linguistiques. En effet la langue se veut aujourd'hui un instrument d'échange économique et culturel et par ricochet un moyen de développement. C'est pourquoi, nous pensons que chaque groupe ethnique, chaque communauté linguistique voire chaque citoyen camerounais devrait, sans apprendre systématiquement la langue de son voisin, éviter de développer des réactions de rejet par rapport à cette dernière.

Dans ce sens, nous avons adressé des questions à la population non-tupuri de Garoua. Ils étaient 100 adultes des deux sexes. Les questions posées étaient les suivantes : En dehors de votre langue maternelle, lesquelles des langues ci-

2 DUMONT, Pierre : Sociolinguistique du français en Afrique francophone. Gestion d'un héritage. Devenir d'une science, EDICEF/PUPELF, Paris, 1995, 224 pages, p.5.

3 Ibid. p.6.

4 Ibid. p.6.

1 Les auteurs : Préface du Dictionnaire de linguistique, Librairie Larousse, Paris VIe, 1973, (rééd. revue et corrigée), 516 pages.

dessous parlées dans la ville de Garoua savez-vous parler un peu ?

- Le français
- L'anglais
- Le fulfuldé
- Le fali
- Le kanuri
- Le tupuri
- Le haoussa
- Le mundang

La liberté était donnée à ceux qui savaient parler d'autres langues autres que celles que nous venons de mentionner de les citer au niveau de la rubrique«Autres langues parlées ici dans la ville de Garoua.» Il importe aussi de rappeler ici que nous avions choisi, de manière arbitraire les langues ci-dessus comme langues d'hypothèse. Ainsi, nous sommes arrivés aux résultats consignés dans le tableau ci-après.

Tableau II: Récapitulatif des pourcentages des huit (8) langues majoritairement parlées à Garoua.

langues parlées	fréquence	pourcentage
fulfuldé	78	78%
français	64	64%
haoussa	36	36%
fali	26	26%
tupuri	15	15%
mundang	12	12%
anglais	09	09%
kanuri	02	02%

Tout compte fait nous remarquons à travers ce tableau, que les huit langues d'hypothèse se révèlent comme étant celles majoritairement parlées dans la ville de Garoua. Par ailleurs , il ressort de ce même tableau que la langue tupuri n'est parlée que par 15 personnes sur 100 soit un pourcentage de 15%. Le fulfuldé vient en tête du classement avec 78% suivi du français parlé par 64 personnes soit un pourcentage de 64%. Le haoussa vient en troisième position pratiquée par 36 personnes soit un pourcentage de 36%. Le constat qui se dégage de ces données est que la langue tupuri n'est pas pratiquée par la population non-tupuri de Garoua puisque parlée par moins du cinquième de la population de l'échantillon. Après cette analyse, nous essayons de voir la situation du côté des natifs eux-mêmes en famille.

II2. La population tupuri de Garoua en famille

Nous analyserons la question de la pratique du tupuri en famille au niveau de deux groupes de personnes à savoir les adultes et les enfants. Ceci nous permettra d'affiner les résultats que nous obtiendrons de nos analyses.

II2 1 Les adultes

Considérés comme étant les premiers responsables de la transmission et de la sauvegarde de la culture tupuri et par ricochet de la langue tupuri, 100 adultes des deux sexes ont été soumis à une série de questions. Celles-ci étaient les suivantes : Avez-vous l'habitude de converser dans votre famille avec votre époux, votre ou vos épouse (s) ? Votre ou vos enfant (s) ? Les réponses fournies ont été récapitulées dans les tableaux suivants :

Tableau III : Pratique du tupuri dans sa famille avec son époux, son ou ses épouse(s).

Modalité	Fréquence	Pourcentage
Oui	73	73%
Non	13	13%
Quelquefois	14	14%
Total	100	100%

Il ressort de ce tableau que des 100 personnes interrogées, 73 affirment qu'ils conversent en famille avec leur époux ou leur(s) épouse (s), 13 parmi eux ne le font jamais et 14 le font quelquefois. Ce qui représente respectivement un pourcentage de 73%, 13% et 14%.

Tableau IV : Pratique du tupuri dans sa famille avec son ou (ses) enfant(s)

Modalité	Fréquence	Pourcentage
Oui	64	64%
Non	26	26%
Quelquefois	10	10%
Total	100	100%

Nous notons à travers ce tableau que sur 100 personnes enquêtées, 64 parlent leur langue maternelle à leur (s) progéniture (s), 26 ne le font pas et 10 le font parfois.

En considération de ces données, nous pouvons dire que la langue tupuri est tout de même parlée par les adultes dans leur famille puisque plus de la moitié de l'échantillon (73%) parlent le tupuri à leur époux ou leur (s) épouse (s) et plus de la moitié également (64%) affirment qu'ils conversent en famille avec leur (s) progéniture (s) dans leur langue.

Cependant, bien que la majorité des adultes parlent la langue dans leur famille, il n'en demeure pas moins vrai que cette langue, à la longue connaisse certaines difficultés dans la ville de Garoua. En effet il est quelque peu étonnant de constater que 13% des adultes tupuri refusent de parler leur langue maternelle, garant de leur identité, à leur époux ou leur (s) épouse (s) 26% refusent également de la parler à leur (s) progéniture (s). Par ailleurs 14% parmi le premier groupe ainsi que 10% du second groupe ne parlent leur langue maternelle en famille qu'à des occasions particulières. Ces données bien que négligeables par rapport à l'ensemble comptent énormément. Elles nous laissent croire que la langue est en perte de vitesse dans cette ville de Garoua, car en fait, si chaque année l'on enregistre de telles données, au bout d'un demi-siècle nous aboutirons à un pourcentage assez élevé de «Monstres culturels»[1].

D'autres part, en faisant une étude comparée des Tableaux III (Pratique du tupuri dans sa famille avec son époux, son ou ses épouse (s)) et IV (Pratique du tupuri dans sa famille avec son ou ses enfant (s)), on se rend compte que, de 73% de «oui» pour la pratique de la langue tupuri en famille entre adultes (cf. Tableau III), on chute à 64% de «oui» pour la pratique de celle-ci en famille entre adultes et enfants (cf. Tableau IV). Cette chute représente ainsi un pourcentage de 9%. Parallèlement, de 13% de «non» contre la pratique du tupuri en famille entre adultes, le pourcentage s'élève à 26% de «non» entre adultes et enfants. L'écart entre les deux données s'élève à 13%. A ce titre, l'enfant tupuri apparaît dès lors comme un protagoniste de l'échange. Pour ne pas vite aller en besogne, essayons de vérifier la situation dans le prochain paragraphe consacré à l'analyse de la pratique du tupuri en famille par les enfants tupuri.

[1] KOLYANG : «La langue tupuri survivra-t-elle aux villes», in Ka'arang, trimestriel n° 023, Bremen, A compte d'auteur, avril 1999, p.11

II2. 2. Les enfants

Tout comme les adultes, les enfants jouent un rôle très important dans la conservation du patrimoine culturel tupuri en général et de la langue tupuri en particulier. C'est en fait ces derniers qui doivent assumer la continuité de celle-ci.

Ainsi, compte tenu de certaines difficultés à mener des enquêtes auprès de ces enfants eux-mêmes à savoir entre autres l'impossibilité pour nous d'accéder facilement à ces enfants - les réalités de la ville étant complexes -, la difficulté de gagner facilement la confiance de ces enfants mieux de pénétrer leur intimité, nous avons jugé mieux de mener nos enquêtes auprès de leurs parents. Autrement dit, nous avons conservé l'échantillon du paragraphe II 2. 1. Nous avons donc interrogé ces parents sur les langues qu'utilisent leurs progénitures pour s'exprimer dans leur famille. Ces questions étaient celles-ci : En quelle (s) langue (s) vos enfants de 3 à 10 ans parlent entre-eux dans votre famille ? et ceux de 11 à 20 ans ? Cette répartition des enfants en deux groupes selon les tranches d'âge était faite dans le but d'affiner nos résultats.

Par ailleurs, compte tenu de la diversité des langues en compétition dans la ville de Garoua (42 langues environ), nous n'avons pris en considération que les langues les plus représentées dans la métropole. C'est ainsi que nous avons obtenu les résultats ci-dessous dans des tableaux :

Tableau V : Langues parlées dans les familles tupuri par les enfants de 3 à 10 ans.

Langues parlées	Fréquence	Pourcentage
Fulfuldé	53	53%
Tupuri	35	35%
Français	18	18%
Pidgin	2	2%
Guiziga	1	1%
Massa	1	1%
Mundang	0	0%
Fali	0	0%
Guidar	0	0%
Bamiléké	0	0%
Matakam	0	0%

Malgré les efforts que certains parents fournissent dans leur famille en parlant la langue tupuri à leurs enfants, nous constatons dans ce tableau que le tupuri n'est parlé par les enfants de 3 à 10 ans que dans 35 familles seulement. Le fulfuldé occupe une place de choix dans 53 familles tupuri. Le français quant à lui, occupe la troisième place et le tupuri la deuxième place.

Tableau VI : Langues parlées dans les familles tupuri par les enfants de 11 à 20 ans

Langues parlées	Fréquence	Pourcentage
Fulfuldé	62	62%
Tupuri	47	47%
Français	26	26%
Pidgin	3	3%
Guiziga	0	0%
Massa	0	0%
Mundang	0	0%
Fali	0	0%
Guidar	0	0%
Bamiléké	0	0%
Matakam	0	0%

Ici, nous remarquons que la langue tupuri n'est parlée par les enfants de 11 à 20 ans que dans 26 familles tupuri seulement. Le fulfuldé vient toujours en tête du classement parce qu'il est parlé dans 62 familles et le français occupe cette fois-ci le deuxième rang puisque parlé par 47 familles.

Pour plus de clarté et de précision sur tout ce que nous venons de voir sur la pratique du tupuri par les natifs en famille, dressons la courbe de cette pratique de la langue dans les familles tupuri selon les situations discursives. En effet, nous aurons en moyenne quatre (4) situations discursives :

1- Situation discursive 1 (SD1) :
Pratique du tupuri en famille entre adultes-adultes.
Pourcentage : 73%
2- Situation discursive 2 (SD2) :
Pratique du tupuri en famille entre adultes-enfants.
Pourcentage 64%
3- Situation discursive 3 (SD3) :
Pratique du tupuri en famille entre enfants-enfants (de 3 à 10 ans.)
Pourcentage : 35 %
4- Situation discursive 4 (SD4) :
Pratique du tupuri en famille entre enfants-enfants (de 11 à 20 ans.)
Pourcentage : 26%

Ces données montrent une forte croissance en SD1. Autrement dit, les adultes parlent le tupuri entre-eux en famille. Et, si nous faisons un rapprochement entre les résultats de nos recherches et ceux des recherches menées à Maroua par Henry TOURNEUX et al. sur les langues parlées dans cette ville, nous pouvons dire qu'il y a quelque peu ressemblance entre les deux. En effet, parlant justement de la pratique du tupuri à Maroua entre adultes en famille, TOURNEUX et al. après démonstration, sont arrivés à la conclusion selon laquelle *«Les tupuri restent largement attachés à leur langue maternelle»*[1]

En SD2 par contre, la courbe commence à décroître, preuve que certains parents ne conversent pas en tupuri dans leur famille avec leurs progénitures. La courbe décroît davantage en SD3 et en SD4. A ces niveaux, nous nous rendons compte, comme nous l'avons dit, qu'effectivement les jeunes enfants tupuri de Garoua constituent des protagonistes de l'échange. En d'autres termes, ce sont les enfants et surtout ceux de 11 à 20 ans qui font obstacle à l'épanouissement de la langue tupuri à Garoua.

Dans la même perspective, lorsqu'on observe cette courbe, on se rend compte que plus l'enfant grandit plus il perd l'habitude de parler sa langue maternelle. Ceci s'expliquerait par le fait que déjà à l'âge de 11 ans, l'enfant sort du cadre familial et est en contact perpétuel avec d'autres sociétés. Il est donc influencé par les habitudes et les pratiques de ces sociétés. Ce peut-être la raison pour laquelle au niveau des Tableaux V (Langues parlées dans les familles tupuri par les enfants de 3 à10 ans) et VI (Langues parlées dans les familles tupuri par les enfants de 11 à 20 ans), on note un fort pourcentage de la tendance de ces jeunes tupuri pour le fulfuldé et le français : 53% pour le fulfuldé et 18% pour le français (cf. Tableau V); 62% pour le fulfuldé et 47% pour le français (cf. Tableau VI).

[1] TOURNEUX Henry et al. : L'Ecole dans une petite ville Africaine (Maroua, Cameroun), Ed. KARTHALA, Paris, 1994, 330 pages, p.56-57.

Après cette analyse de la pratique du tupuri en famille par les natifs, nous passons en revue la pratique de cette même langue par ces derniers en milieu extra-familial.

I3 .Pratique du tupuri par les locuteurs natifs : milieu extra-familial

Dans ce paragraphe, nous chercherons à connaître si la langue tupuri est pratiquée par ses locuteurs natifs dans les différents points stratégiques de la ville de Garoua. Nous pensons par exemple aux services administratifs, aux marchés et à certaines institutions religieuses à l'instar des Eglises.

I3.1. Au niveau des services administratifs

Jadis considérés comme des lieux presque réservés au français et à l'anglais, les Sous-Préfectures, les Préfectures, les Mairies ou les Postes et Télécommunications pour ne citer que celles-là, sont devenues de nos jours des lieux d' échanges où l'on observe des comportements linguistiques variés et diversifiés. Dans ces lieux publics, les services sont souvent rendus dans nos langues nationales. Dans ce sens nous avons mené une enquête sociolinguistique auprès des locuteurs tupuri natifs de Garoua[1]. La question suivante leur a été posée : Avez-vous l'habitude de converser en tupuri dans les services administratifs avec vos frères tupuri? Nous avons obtenu les réponses suivantes :

Tableau VII : Pratique du tupuri dans les services administratifs avec ses frères tupuri

Modalité	Fréquence	Pourcentage
Oui	17	17%
Non	72	72%
Quelquefois	11	11%
Total	100	100%

A travers ce tableau, nous notons que 17 personnes seulement sur 100 soit également un pourcentage de 17% parlent la langue à leurs frères dans les services administratifs, 72 parmi elles ne le font jamais et 11 le font quelquefois. La conclusion qu'on peut tirer de ce tableau est que le tupuri n'est pas pratiqué dans les services administratifs par ses locuteurs natifs, car il est parlé par moins du cinquième de la population de l'échantillon. Après ce contact, nous tâcherons de voir la situation du côté des marchés de Garoua.

I3. 2. Au niveau des marchés

La langue peut être considérée comme un instrument d'échange économique. En effet, c'est grâce à la langue qu'on réalise les transactions commerciales. De ce fait, les marchés peuvent être considérés comme des lieux d'échanges linguistiques par excellence. Dans ce sens, nous avons mené auprès des Tupuri des enquêtes dans le but de savoir si ces derniers font usage de leur langue maternelle dans les marchés de Garoua. Pour cela, nous leur avons posé les questions suivantes : Avez-vous l'habitude de converser dans les marchés avec vos frères tupuri? Les réponses recueillies sont consignées dans le tableau ci-après :

Tableau VIII : Pratique du tupuri dans les marchés avec ses frères tupuri.

Modalité	Fréquence	Pourcentage
Oui	36	26%
Non	64	64%
Quelquefois	0	0%
Total	100	100%

Des 100 Tupuri enquêtés, 36 seulement parlent le tupuri à leurs frères dans les marchés soit moins de la moitié de la population de l'échantillon, 64 personnes ne conversent jamais dans les marchés avec leurs frères.

Comme dans le cas des services administratifs, nous pouvons dire, en considération de ce que nous avons comme données sur le tableau, que la langue tupuri n'est pas utilisée dans les marchés par les natifs.

Nous terminons donc cette analyse sur la pratique du tupuri par ses natifs en milieu extra-familial au niveau des institutions religieuses.

I3. 3. Au niveau des institutions religieuses : l'exemple des Eglises de Garoua

Tout comme les services administratifs et les marchés, certaines institutions religieuses telles que les Eglises sont aussi des lieux d'échanges linguistiques. On chante, on prêche dans différentes langues. Aussi les chrétiens à la sortie des cultes se partagent-ils les nouvelles dans diverses langues. C'est la raison pour laquelle nous avons prolongé nos enquêtes au niveau des dirigeants des différentes Eglises de renom de Garoua pour qu'ils nous fournissent des informations sur le vécu quotidien et hebdomadaire de la langue tupuri dans leurs Eglises respectives. Il s'agit de l'Abbé Michel BOUDOUMA de la Cathédrale Sainte-Thérèse, de Mme ZOUA née MASSNA Elisabeth, épouse de pasteur de l'Eglise Presbytérienne Camerounaise (paroisse de Garoua-Bélel), du Révérend pasteur LAPEUBE Silas de l'Eglise Fraternelle Luthérienne du Cameroun (Paroisse de Yelwa) et d'une dame, Ancienne de la Paroisse de l'Eglise Fraternelle Luthérienne du Cameroun (Paroisse de Roumdé-Adjia).

D'abord, nous avons les témoignages de l'Abbé Michel BOUDOUNA de la Cathédrale Sainte-Thérèse. Celui-ci nous a fait comprendre que chaque dimanche, une «très forte communauté tupuri» vient prier dans son Eglise. Quant à la langue tupuri, elle n'est pas représentée en tant que telle parce que toute la messe se célèbre en français et traduite en fulfuldé. Néanmoins, les chants sont exécutés en toutes les langues des différentes ethnies ou communautés linguistiques qui fréquentent son Eglise. Après la messe, il y a ce que l'Abbé Michel appelle "rencontres". Ce sont de petites réunions à caractère ethnique au cours desquelles les chrétiens partagent entre-eux l'évangile, résolvent les problèmes de leurs communauté. Ces rencontres, note l'Abbé BOUDOUMA, se tiennent généralement en langue maternelle.

Ensuite, Mme ZOUA née MASSNA, quant à elle, affirme qu'il n'y a pas de Tupuri dans son Eglise. Celle-ci est à majorité fréquentée par les Boulou. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tous les champs exécutés à l'Eglise sont en boulou.

Puis, le Révérend Pasteur LAPEUBE Silas pour sa part dit qu'on note dans son Eglise une "forte présence tupuri", mais toute la messe est célébrée en français. Le message du jour est ensuite traduit en fufuldé. Cependant, dans son

[1] Ici, nous avons gardé l'échantillon décrit au paragraphe II2.1, à savoir 100 adultes des deux sexes ou parents des deux sexes.

Eglise, il existe des réunions à caractère ethnique chaque semaine. En ce qui concerne notamment les Tupuri, il existe par exemple une réunion des femmes tupuri. Celles-ci viennent chaque semaine "Discuter de la littérature tupuri et de la vie chrétienne de la femme tupuri".
Enfin, à l'Eglise Fraternelle Luthérienne du Cameroun (Paroisse de Roumdé-Adjia), une femme Ancienne de la Paroisse - celle-ci ayant gardé l'anonymat - dit qu'il y a dans son Eglise beaucoup de Tupuri. Cependant, la messe est célébrée en fufuldé, puis traduite en français et en tupuri. Les chants sont exécutés dans diverses langues des différentes communautés qui fréquentent l'Eglise à savoir entre autres les Mundang, les Guiziga et les Massa.
Eu égard à tous ces témoignages, il y a lieu de dire, de manière générale, que la langue tupuri est présente dans les Eglises de Garoua. Elle est même pratiquée par ses locuteurs natifs dans ces Eglises. En effet, en dehors de l'Eglise Presbytérienne Camerounaise (Paroisse de Garoua-Bétel) où on note l'absence quasi totale de la présence tupuri, dans les trois autres Eglises, les chants sont aussi exécutés en tupuri par ses natifs comme en toutes les langues des autres communautés ethniques qui fréquentent ces Eglises. Parfois, tout comme chez les autres communautés, ce sont des réunions de la communauté tupuri au cours desquelles les échanges sont faits presque en langue maternelle. Parfois aussi, c'est le message du jour qui est traduit en tupuri: Cas de l'Eglise Fraternelle Luthérienne du Cameroun (Paroisse de Roumdé-Adjia).
Mais de ces quatre témoignages, celui du Révérend Pasteur LAPEUBE SILAS retient plus notre attention. En effet, ce témoignage met en relief la volonté manifeste des femmes tupuri de son Eglise à mener une lutte contre l'insécurité linguistique en créant une association de femmes tupuri. Cette association "discute de la littérature tupuri" Chaque semaine. On remarque donc en ces femmes la volonté de préserver, mieux de pérenniser le patrimoine culturel tupuri en général et la langue tupuri en particulier.
Somme toute, compte tenu de tout ce que nous venons de voir, l'on peut dire dans un premier temps que la langue tupuri n'est pas pratiquée par la population non-tupuri de Garoua.
Dans un deuxième temps, nous pouvons dire que le tupuri est pratiqué par contre par les adultes (73% de la population de l'échantillon parlent effectivement leur langue maternelle en famille et 13% des populations de l'échantillon en font usage dans leurs familles quelquefois cf. Tableau III.). A ce titre, nous ne pouvons pas souscrire entièrement à la thèse de KOLYANG selon laquelle dans les villes *«Chez les intellectuels ou ouvriers, cadres moyens ou clochards, la langue Tpuri n'est plus pratiquée en famille. Elle est remplacée par le français ou le fulfuldé.»*[1] KOLYANG a été peut-être catégorique dans ses propos. En revanche, la pratique de la langue dans les familles tupuri entre adultes et enfants et surtout entre enfants, notamment ceux de 11 à 20 ans n'est pas effective. Et c'est à ce niveau donc que nous donnons peut-être raison à KOLYANG lorsqu'il affirme: *« [...] nous vivons aujourd'hui un phénomène alarmant: la perte de la langue Tpuri dans les villes. Le problème est tellement généralisé qu'il est menaçant pour toute la société et la classe (intellectuelle) Tpuri en particulier. Les enfants se refusent de parler la langue «vernaculaire» de leurs parents [...]»* [2] (Nous soulignons)
Pour finir, nous pouvons dire que la langue tupuri est en perte de vitesse dans la ville de Garoua et par conséquent elle n'est pas implantée dans cette métropole. Ceci étant dit, quelles peuvent être les causes et les conséquences de cette régression de la langue à Garoua?

Les causes

Les causes de la non pratique de langue tupuri à Garoua peuvent être de deux ordres à savoir les causes externes et les causes internes.

I1. Causes externes

Nous entendons par causes externes, celles qui ne sont pas directement liées à la langue tupuri ni à ses locuteurs natifs. ces causes sont les suivantes: La scolarisation, l'accès du fulfudé au statut de langue véhiculaire, la politique linguistique du gouvernement et les médias.

I1.1. La scolarisation

Depuis le 1er janvier 1961, le français et l'anglais accèdent au statut de langue officielles au Cameroun. Cependant «*c'est le passage du statut de république fédérale à celui de République unie, en 1972, qui institutionnalise ce colinguisme et le fait entrer dans l'éducation.*»[1] Enseigné dans toutes les écoles camerounaises, le français est devenu aujourd'hui la langue de la majorité des Camerounais. Dans beaucoup de nos villes et particulièrement celle de Garoua où nous avons mené nos recherches, la langue française est même devenue une langue véhiculaire qui rivalise d'adresse avec le fulfuldé, langue du terroir. C'est elle qui favorise la communication de beaucoup de personnes appartenant à de groupes ethniques divers. Ainsi, par son double statut de langue officielle et de langue véhiculaire, le français empiète aujourd'hui sur l'épanouissement de certaines langues ethniques de la ville de Garoua parmi lesquelles la langue tupuri. Après ce constat, nous passons à une autre cause externe: l'accès du fulfuldé au statut de langue véhiculaire.

I1.2. L'accès du fulfuldé au statut de langue véhiculaire

Nous entendons par langue véhiculaire, une langue qui sert *«à la communication des autres communautés linguistiques»*[1] Ainsi, le fulfuldé, aux lendemains des indépendances, est devenue langue véhiculaire, dans le Nord-Cameroun en général et à Garoua en particulier. Et comme les langues véhiculaires, pour la plupart des cas, ont cette particularité de *«s'imposer face aux autres langues ethniques le plus souvent «monofonctionnelles» c'est-à-dire ne dépassant guère le stade de la communication intergroupe, par leur plurifonctionnalité»*[2] le fulfuldé depuis quelques décennies exerce sa domination sur certains langues dites

[1] KOLYANG: «La langue Tpuri survivra-t-elle aux villes», in Ka'arang, Trimestriel n° 023, Bremen, A compte d'auteur, avril 1999, p. 10.

[2] KOLYANG: op. cit. p.10.

[1] TOURNEUX, Henry et al .: L'Ecole dans une petite vile africaine (Maroua, Cameroun), ED. KARTHALA,Paris, 1984, 330pages, p. 45.

[1] DUMONT, Pierre et al : op. cit. p. 5

[2] METANGMO-TATOU, Léonie: "Norme et tendances au sein de systéme classificatoire du fulfuldé au Nord-Cameroun . Essai de méthodologie pour une linguistique et sociolinguistique de l'´évolution de la langue classique à la Koïnè moderne ", Thèse de IIIe cycle, Paris INALCO Institut des Langues et Civilisations Orientales 399 pages, P. 897

minorées, parlées dans la ville de Garoua. Ce phénomène appelé phénomène de diglossie, pèse lourdement sur le tupuri et bien d'autres langues parlées à Garoua.

A propos justement de la pression du fulfuldé sur certaines langues du Nord- Cameroun, METANGMO-TATOU Léonie a tenu en 1987 ces propos *«[...] l'implantation du fulfuldé au Nord-Cameroun a entraîné la disparition physique de certaines communautés linguistiques et partant de leur langue. Cette situation contraste violemment avec celle qui prévaut dans certaines régions sous l'influence d'une langue véhiculaire de grande expression »*[3]. Par rapport à cette affirmation, il importe pour nous de relever qu'aujourd'hui, il n'y a pas que le fulfuldé qui exerce une pression sur certaines langue du Nord-Cameroun, mais aussi le français. Nous retenons donc de cette analyse que l'accès du fulfuldé au statut de langue véhiculaire à Garoua serait en partie à l'origine de la non pratique du tupuri par certains des locuteurs natifs de celui-ci. Dans la même perspective, nous étudierons les causes de la non pratique du tupuri à Garoua au niveau de l'Etat camerounais à travers sa politique linguistique et les médias.

I1.3. La politique linguistique du Gouvernement et les médias

I1.3.1. La politique linguistique du Gouvernement

L'Etat camerounais, depuis la période des indépendances jusqu'à une date récente - pas plus de cinq ans - est resté passif face au problème de promotion de nos langues nationales. Aucun texte législatif n'a garanti de manière claire la valorisation des langues du pays. Cette situation préoccupante a d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre à certains chercheurs entre autres DUMONT Pierre. Celui-ci en 1995 dira ceci : *«La politique linguistique n'est donc, en Afrique presque jamais explicitée dans les textes législatifs officiels; [...] A cet égard, le Cameroun est sans doute le meilleur exemple de cette stratégie du non-dit. Jamais les études sur les langues nationales n'y ont été encouragées [...]»*[1]

On notait néanmoins, dans cette lutte pour la promotion des langues du pays, l'action de certaines O.N.G telles que l'ANACLAC (Association Nationale des Comités de Langues Camerounaises). Cette organisation non gouvernementale, depuis 1981, déploie ses efforts sur les terres camerounaises pour la promotion des langues nationales du pays à travers son Projet de Recherche Opérationnelle pour l'Enseignement des Langues au Cameroun (PROPELCA). De 1981 à 1995, l'équipe du PROPELCA sur le terrain a *«connu du succès grâce à la foi de ses partenaires notamment l'Université de Yaoundé I, le MINREST, la Société Internationale de Linguistique (SIL) et surtout les secrétariats à l'Education Catholique et protestant»*[2]*[SIC].* L'Etat jusque-là ne jouait qu'un rôle secondaire dans ce genre de projet.

Cependant, depuis un certain temps, une nouvelle donne de la politique linguistique du Gouvernement camerounais sonne le glas à l'horizon. En effet, le texte de 1996 revisant le préambule de la constitution camerounaise de 1972 prévoit en son article 1, alinéa 3, la disposition supplémentaire suivante : *«La République du Cameroun (...) oeuvre pour la protection et la promotion des langues nationales»* [1] Cette disposition supplémentaire, souligne METANGMO-TATOU Léonie, annonce la loi de 1998 qui réaffirme en son article 5 le cadre de l'enseignement : *«L'éducation a pour objectif (...) la promotion des langues nationales.»* [2] Comme nous le constatons, il a donc fallu 35 ans après les indépendances pour qu'un texte soit promulgué en faveur des langues nationales notamment pour leur valorisation.

Cette réaction tardive de l'Etat camerounais vient ainsi mettre un terme au bilinguisme et répondre également aux attentes de certains organismes tels que le Centre de Linguistique appliquée à Dakar (CLAAD), l'Institut de Linguistique appliqué d'Abidjan (ILAA), le Département des Langues africaines et linguistique de Yaoundé dont *«La priorité est de préparer l'intégration africaine à la vie moderne et notamment à l'enseignement formel.»*[3] Cette réaction tardive de l'Etat camerounais, nous le disions tantôt, demeure jusque-là sans effet concret, car on ne voit pas encore de réalisations palpables sur le terrain. L'Etat camerounais réagit au moment où la plupart de nos langues nationales ont déjà subi le choc du mépris. Donc, pour finir, nous disons que les langues nationales camerounaises en général et la langue tupuri en particulier, connaît une regression aujourd'hui à cause de la longue passivité de l'Etat en sa défaveur. Après cette analyse, voyons également la situation du côté des médias.

I1.3. 2. Les médias

Les médias en tant que organes d'expression peuvent jouer un rôle très important dans la promotion de nos langues nationales. Mais le constat qui se dégage aujourd'hui, c'est que ces médias pour la plupart des cas, n'encouragent pas la révalorisation de nos langues maternelles. Du moins, ils ne sont pas de nature à encourager la promotion de ces langues. En effet, au niveau de la presse écrite par exemple, les journaux (étatiques et privés) qui apparaissent dans nos kiosques aussi bien à Garoua que dans d'autres villes du pays, sont rédigés en français et en anglais. Rares sont les publications en langues nationales.

Néanmoins, on remarque dans certains journaux tels que «Le Messager», «La Nouvelle Expression» et «Cameroon Tribune» quelques traces du pidgin. De même le jounal «ANACLAC INFO» vient de déclarer que certains de ses comités de langues ont publié en certaines des langues nationales. Ce journal écrit : *«Les comités de langues suivants ont déjà fait parvenir à l'ANACLAC des exemplaires du journal qu'ils ont publiés : Bassa, Ngiemboom, Mofu, Guidar, Kom et Lamnso'.»*[1] Il importe pour nous de rappeler ici que l'ANACLAC (Association Nationale des Comités des Langues Camerounaises) intervient *«dans les domaines traditionnels que sont l'organisation des cours d'alphabétisation, l'enseignement PROPELCA informel, la*

---

[3] Ibid. p. 86.

[1] DUMONT, Pierre et al. : op. cit. p. 64.

[2] TADADJEU, Maurice : «Editorial», ANACLAC INFO, n°9, Yaoundé, Janvier 2000, p. 1

[1] METANGMO-TATOU, Léonie : «1996, cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun», Université de Ngaoundéré, 25 pages, p.12.

[2] Ibid.

[3] METANGMO-TATOU, Léonie : «1996, cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun», Université de Ngaoundéré, 25 pages, p.7.

[1] ANACLAC INFO : «Activités des comités de langues sur le terrain», n° 08, Yaoundé, Avril-mai-juin 1999 p.2

formation, les publications et les sensibilisations.»[2] Quarante langues du pays sont concernées par ce projet. Mais tous ces efforts demeurent insignifiants par rapport au travail qui devrait normalement être fait pour la promotion réelle de nos langues.

Dans la même perspective, au niveau des services radiophoniques, les mêmes phénomènes s'observent. En effet, le temps d'antenne accordé à nos langues nationales est insignifiant par rapport à celui attribué aux langues officielles. Pour nous en convaincre, référons-nous aux tableaux de répartition du temps d'antenne journalier accordé à toutes les langues parlées à la Radio-Garoua.

Ces tableaux inspirés du «Programme des émissions»[3] sur les ondes de la station radiophonique de la métropole sont les suivants:

Tableau IX : Répartition du temps d'antenne journalier des tranches linguistiques à la CRTV-Garoua.

Journées / Langues parlées	Temps d'antenne par jour (en minutes)						
	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
Français	512	528	452	452	452	570	605
Anglais	160	190	220	220	220	206	297
Fulfuldé	122	107	107	112	107	149	149
Tupuri	85	50	50	55	50	42	13
Haoussa	69	50	50	59	50	42	13
Arabe choa	69	50	50	35	50	42	13

Tableau X : Récapitulatif du temps d'antenne hebdomadaire des tranches linguistiques sur les ondes de la CRTV-Garoua.

Langues parlées à la radio-Garoua	**Temps d'antenne (en minutes)**	**Temps d'antenne (en heures)**
Français	3571	59 H 31
Anglais	1513	25 H 13
Fulfuldé	853	14 H 13
Tupuri	345	5 H 45
Haoussa	333	5 H 33
Arabe choa	285	4 H 45
Total	6900	115 H 00

En considération de ce que nous observons au niveau des deux tableaux de répartition du temps d'antenne des tranches linguistique, sur les 115 heures de temps d'émission chaque semaine, le français bénéficie à lui seul de 59 heures 31 mn. L'anglais vient en deuxième position avec 25 h 13 mn suivi du fulfuldé avec 14 h 13 mn de temps d'antenne. Enfin, viennent le tupuri, le haoussa et l'arabe choa avec chacun respectivement 5 h 45 mn, 5 h 33 mn et 4 h 45 mn de temps d'antenne par semaine.

Le constat qui se dégage de ce tableau récapitulatif est que le temps d'antenne accordé à nos langues nationales ne sont pas de nature à mettre celles-ci en valeur. En effet, lorsque nous faisons la somme du temps d'antenne accordé à ces langues sur les antennes, nous trouvons qu'elle est de l'ordre de 30 h 16 mn, dont largement inférieur au temps d'antenne accordé au français et légèrement supérieur à celui attribué à l'anglais.

Somme toute, la scolarisation, l'accès du fulfuldé au statut de langue véhiculaire, la politique linguistique du Gouvernement et les médias constituent les causes externes de la perte de vitesse ou la non implantation de la langue tupuri à Garoua. Quelles peuvent être les causes internes de cette même perte de vitesse de la langue à Garoua?

I2 . Causes internes

Nous entendons par «Causes internes», les causes qui sont directement liées à la langue tupuri ou à ses locuteurs natifs. Telles que définies, ces causes internes de la perte de vitesse de la langue à Garoua peuvent être examinées à trois niveaux : au niveau des enfants tupuri, des parents tupuri et de la langue elle-même.

I2. 1. Les progénitures tupuri

Si la langue tupuri connaît aujourd'hui certaines difficultés à s'épanouir dans la ville de Garoua, c'est en partie à cause de l'abandon de la langue par les enfants tupuri surtout ceux dont l'âge varie entre 11 et 20 ans. Ces derniers, parce que en perpétuel contact avec le milieu extra-familial, perdent - nous l'avons déjà dit - l'habitude de parler la langue maternelle. Il y en a aussi parmi eux qui, pour des raisons que eux seuls connaissent, refusent volontiers de parler la langue. Ainsi, on a donc ce que KOLYANG appelle "types ou classes de personnes". Ces types de personnes selon KOLYANG sont les suivants: "Le pire" qui ne comprend ni ne parle la langue de ses parents. Il ressent un malaise en lui, mais ne l'extériorise pas. Il évite même de se mettre en contact avec ses frères tupuri. Cette classe se divise en deux sous-classes : "Le pire courageux" qui avoue son incapacité linguistique et déclare ouvertement qu'il ne comprend pas la langue tupuri, "Le pire réactionnaire" qui n'accepte pas son malaise et *«réagit fortement à toute tentative qui l'amenerait à s'exprimer en tpuri»* [1]

Le deuxième type ou la deuxième classe de personnes est appelé «Le mi-perdu». Celui-ci, bien que comprenant la langue, refuse cependant de la parler. Et, lorsqu'on lui parle en sa langue, il répond dans une autre langue (par exemple le français ou le fulfuldé).

Enfin le troisième type de personne : «Le courageux» qui ne maîtrise ni la grammaire tupuri ni l'orthographe de celui-ci, mais fait quand même des efforts pour s'exprimer en sa langue . Devant de tels comportements, la langue tupuri ne peut connaître qu'une regression, car c'est avant tout ces jeunes tupuri qui devraient assumer la continuité de celle-ci. Après cette obsevation, nous examinons la situation au nivau des parents tupuri.

I2. 2. Les parents tupuri

Même si manifestement, ce sont les enfants qui refusent de pratiquer la langue tupuri en famille, les parents demeurent les véritables obstacles à l'épanouissement de ladite langue à Garoua. En effet, le refus de pratiquer la langue en famille par les enfants tupuri aujourd'hui peut être la conséquence de la négligeance et de l'irresponsabilité de certains parents. Dans ce sens justement et à titre de rappel, 26% des parents tupuri de l'échantillon ne pratiquent pas la langue en famille avec leurs enfants [cf. Tableau IV : Pratique du tupuri dans sa famille avec son ou ses enfant (s)]. Ce qui constitue déjà un handicap pour les enfants issus de tels parents. Dans ce cas, il

[2] ANACLAC INFO : «Activités des comités de langues sur le terrain», n° 09, Yaoundé, janvier 2000, p.2.

[3] PAHANE, Louis Claude : «Le fil d'Ariane», Radio-Garoua. Programme des émissions (le guide l'auditeur), Centre Provincial de Presse et d'Information du Nord, Garoua, 18 janvier 1988, p.6-19.

[1] KOLYANG : op.cit. p. 10

va de soi que l'enfant ne parle pas sa langue parce qu'il n'y a pas eu transfert de langue maternelle de parents à fils.
De même, certaines personnes tupuri adultes ne pratiquent pas la langue en famille avec leur(s) épouse(s) : 13% des adultes de l'échantillon (cf. Tableau III : Pratique du tupuri dans sa famille avec son époux, son ou (ses) épouse(s). Dans ce dernier cas de figure, le tupuri est systématiquement remplacé par le français ou le fulfuldé. Beaucoup de ces personnes, lors de nos enquêtes ont donné des raisons à cet état de chose. Nous citons entre autres la conversion à l'islam (réligion qui a des principes et des exigeances), le mariage mixte qui contraint souvent les conjoints à adopter une langue de communication commune. Mais tout ceci semble être de simples échapatoires.
Dans le même ordre d'idées, hors des familles, la langue tupuri n'est pas également pratiquée. Dans les services administratifs tout comme dans les marchés, le tupuri n'est pas pratiqué par les Tupuri (adultes). A titre de rappel également, 17% seulement des personnes de l'échantillon font usage du tupuri dans les services administratifs avec leurs frères tupuri (cf. Tableau VII : Pratique du tupuri dans les services administratifs avec ses frères tupuri), 36% de ceux de l'échantillon soit moins de la moitié de la population de l'échantillon (cf. Tableau VIII : Pratique du tupuri dans les marchés avec ses frères tupuri).

Eu égard à ce qui précède, nous pouvons considérer que les adultes, mieux les parents tupuri sont les véritables responsables du sous-développement ou de la regression de la langue tupuri à Garoua. Après cette analyse, nous passons à une autre cause interne : la langue tupuri elle-même.

I2. 3. La langue tupuri elle-même

Ici, il s'agira pour nous d'examiner les difficultés que pose la langue tupuri à la population non tupuri qui aimerait un jour l'apprendre et même aux natifs débutants. Ces difficultés seront examinées au niveau de trois aspects de la langue à savoir le lexique, le phonèmes et les tons, la morphosyntaxe.

I2.3.1. Le tupuri : langue à lexique complexe

Nous pouvons définir le terme «lexique» comme étant le stock de mot d'une langue susceptible de se combiner selon les règles de la grammaire de cette langue de manière à permettre la formation d'une phrase. Ainsi, tout comme dans beaucoup de langues, le lexique tupuri semble être complexe. Cette complexité émane de deux problèmes majeurs à savoir celui de la polysémie et de l'homonymie, l'existence de deux variétés dialectales.

I2.3.1.1. Le problème de polysémie et d'homonymie

La polysémie est la propriété qu'ont certains mots à présenter plusieurs signifiés. L'homonymie, quant à elle, est la *«Relation existant entre deux (ou plusieurs) formes linguistiques ayant le même signifiant, mais des signifiés radicalement différents»*[1]. Dans ce sens, en français par exemple, une seule entrée peut générer plusieurs sens ou signifiés. Nous avons comme exemple le cas du vocable «mousse» qui, au féminin signifie (1) plante, (2) écume, (3) préparation culinaire dont les ingrédients ont été battus et présentant une consistance onctueuse. Au masculin, ce mot signifie jeune marin de quinze à seize ans. De même, lorsqu'un locuteur dit à son interlocuteur : «je n'aime pas ce **/vɛr/**», celui-ci aura du mal à décoder le message. S'agit-il du «vert» (couleur), du «verre» (métal) ou du «ver» (mollusque)? De même en tupuri, il existe des entrées qui génèrent plusieurs signifiés. Ce n'est qu'au niveau de leur emploi qu'on parvient à distinguer les singnifiés. Il s'agit par exemple du mot «Javge» qui signifie à la fois «lire» et «trottiner». Il en va de même pour le vocable «durgi» qui a plusieurs sens à savoir «guerre», «action de guerroyer», «bouger» ou le «fait de bouger».
De même, certains verbes admettent un «complément référentiel» pour générer plusieurs sens. C'est par exemple le cas du verbe «Jooge» (boire). A ce verbe, on peut adjoindre les compléments **«yïí»** et **«bↃne»;** on obtient les lexies suivants : «Jooge yïí» (le fait de boire le vin), «Jooge bↃne» (le fait de souffrir). Cette adjonction du complément du verbe est appelée par RUELLAND *«combinatoires métaphoriques»*[2] .
Ce problème de polysémie et d'homonymie, commune d'ailleurs à toutes les langues, peut tout de même constituer un handicap pour les non locuteurs de la langue tupuri dans son apprentissage et même aux locuteurs natifs de ladite langue qui ont accusé un certain retard dans l'apprentissage de celle-ci et qui ont déjà acquis des habitudes dans d'autres langues.

I2.3.1.2. L'existence de deux variétés dialectales

Désignées en référence aux découpages géographiques, les deux grandes variétés dialectales à savoir la variété bav - lív (vers - chez soi) au Tchad et une partie du Cameroun, la variété bav - gö[1] (vers - complétant réversif) exclusivement au Cameroun, diffèrent l'une de l'autre soit au niveau lexical soit au niveau sématique ou phonétique. Ainsi, un mot de la variété dialectale bav - lív peut soit ne pas exister en parler bav - gö soit avoir une autre prononciation ou une signification autre que celle du parler bav - gö et vice-versa. Pour mieux cerner la différence fondamentale qui existe entre les unités de ces deux grandes variétés dialectales, nous avons pu repérer dans le dictionnaire tupuri des mots de la variété bav - lív dont la graphie, la prononciation ou le sens diffère de ceux de la variété bav - gö.

Tableau XI : Illustration de la différence existant entre la variété dialectale bav - lív et celle bav - gö

Variété dialectale bav - lív			Variété dialectale bav - gö		
Entrée	Signification en français	Page	Entrée	Signification en français	Différenciation
cëlang	abeille	51	nore	abeille	lexicale
cembɛl	acné	51	jembɛl	acné	phonétique
dúrgi nèeru	jeu de pions	71	dúrgi põo	jeu de pions	lexicale
bäabur	avion	310	afivõv	avion	lexicale
páklám	chaîne	215	cɛnɛ	chaîne	lexicale
bákdä	linceul	30	Ↄbɛ mää tɛɛ húuli	linceul	lexicale
mää-pál	grand couteau de jet en bois	178	mää - pál	cheval	sémantique

[1] MOUNIN, Georges : op. cit. p. 164.

[2] RUELLAND Suzanne : Dictionnaire tupuri - français - anglais (Région de Mindaoré, Tchad), Peeters/SELAF, Paris, 1988, 343 pages, p. 23.

[1] Les termes bav - liv et bav - gö sont de RUELLAND : op. cit. p. 19.

sïwïl	tourbillon de poussière	224	?dïwïl	tourbillon de poussière	phonétique
läswarë	lame de rasoir	168	Läswarë	qui sonde (les gens)	sémantique
düfe	vin	70	yü	vin	lexicale

Comme nous le constatons à travers le tableau ci-dessus, il existe une certaine différence entre la variété dialectale bav - lív et la variété dialectale bav - gö. En effet, certains mots tels «cëlang», «dúrgi nèeru», «páklám», «bakdä», «düfe» désignant respectivement l'abeille, le jeu de pions, la chaîne, le linceul, le vin en parler bav - lív, n'existent pas toujours sous la même forme ou sous la même prononciation en parler bav - gö. Et lorsqu'ils existent sous une même forme, ils ont parfois des sens différents. C'est par exemple le cas du vocable «mäa - pál» qui désigne un grand couteau de jet en bois en parler bav - lív et cheval en parler bav - gö. Certains mots du parler bav - lív sont tout simplement inconnus en parler bav - gö : c'est le cas des mots «cëlang» et «páklám». Face donc à ces deux variétés dialectales présentes à Garoua, les non locuteurs et même les natifs débutants dont l'âge dépasse déja un certain seuil se trouvent parfois embarrassés parce que le vocabulaire se révèle ainsi à eux difficile et complexe. Ce qui pourrait provoquer le désinterressement des uns et des autres pour l'apprentissage de la langue. Si l'existence des deux variétés dialectales constitue un handicap pour les non locuteurs tupuri et parfois aussi pour les natifs débutants dans l'apprentissage de cette langue, qu'en est-il des phonèmes et des tons?

I2.3.2. Le tupuri : langue à phonèmes et à tons complexes

I2.3.2.1. Les phonèmes

Le phonème se définit comme étant *«un segment phonique qui : (a) a une fonction distinctive, (b) est impossible à se décomposer en une succession de segments dont chacun possède une telle fonction, (c) n'est défini que par les caractères qui, en lui ont valeur distinctive, caractères que les phonologues appellent pertinents.»*[1] Dans cette perspective, nous distinguons d'un côté les voyelles et de l'autre les consonnes.

I2.3.2.1.1.Les voyelles

Une voyelle est un *«son du langage dont l'articulation est caractérisée par le libre écoulement de l'air expiré à travers le conduit vocal.»* [2] Ainsi RUELLAND a pu distinguer 24 voyelles tupuri réparties comme suit :

- 14 orales dont 7 brèves et 7 longues;
- 10 nasales dont 5 brèves et 5 longues. Dans cet ordre d'idées, nous faisons nôtre le tableau proposé par RUELLAND regroupant les différents types de voyelles[1]

Tableau XII : Répartition des différentes voyelles

	Brèves			Longues		
	ant.		post.	ant.		post.
Orales	i		i	ii		uu
	e		o	ee		oo
	ɛ	a	➲	ɛ ɛ	aa	➲➲
Nasales	i		u	ii		uu
	e	a	a	ei	aa	oo

Légende : ant. = antérieures
post. = postérieures

I2.3.2.1.2. Les consonnes

Les consonnes *«sont des bruits résultants soit de la fermèture et de l'ouverture (v. occlusive), soit du resserrement (v. constrictive, fricative) du canal en certains points : larynx (v. laryngal), pharynx (v. pharyngal), dos de la langue et palais (v. dorsale, palatale vélaire), dents (v. dentale), lèvres (v. labiale).»* [2] Dans ce sens, RUELLAND a pu également dénombrer 25 consonnes dont 18 orales et 7 nasales et prénasalisées. Pour plus de clarté et de précision dans cette répartition, nous nous servons toujours du tableau regroupant les consonnes, proposées par l'auteur du Dictionnaire tupuri - français - anglais (Région de Mindaoré, Tchad).[3]

Tableau XIII : Répartition des consonnes tupuri

		Labiales	Alvéolaires	Centrales	Palatales	postérieures
ovales	Vibrantes Glottales	x .		rq		?
	sd Obstruantes sn	p b	t d		c [t?] j [dz]	k g
	sd Continues sn	f w		s l		h y
Nasales totales		m	n		n	v
Prénasalisées		mb		nd		vg

Légende : sd. : sourdes
sn. : sonores

N.B : L'ordre alphabétique choisi, dit RUELLAND, est fondé sur l'alphabet latin. Cet tordre est le suivant :

- Pour les consonnes, on a b, x , c[t?], d, q, f, g, h, j[dz], k, l, m, mb, n, nd, n, vg, p, r, s , t, w, y[j], ?.
- Et pour les voyelles nous avons : a, a, e, ɛ, e, i, i, o, ➲, o, u, u

Nous devons également noter que *«Le redoublement d'une voyelle représente une voyelle longue en syllabe ouverte. En syllabe fermée, elle n'est qu'un simple support graphique pour un ton modulé.»*[1]

Comme nous le constatons à travers ces tableaux de répartition des voyelles et des consonnes, l'alphabet tupuri comporte de nombreux phonèmes. Cette abondance de phonèmes peut constituer un obstacle pour les non locuteurs de la langue dans l'apprentissage de celle-ci. En effet, certains phonèmes peuvent ne pas exister dans certaines langues de la ville de Garoua. Ce qui peut créer des différences entre le système phonologique du tupuri et le système phonologique de ces langues parlées à Garoua. Dans ce sens justement, si nous faisons une comparaison entre les phonèmes de la langue tupuri et ceux de la langue peule par exemple, nous constaterons que le tupuri intègre certaines voyelles et consonnes qui n'existent pas dans la langue peule. Il s'agit par exemple des voyelles orales brèves <<ɛ>> et <<➲>>, des voyelles nasales brèves <<i>>,<<u>>,<<e>>,<<a>>, <<o>> et des consonnes <<?>> et <<n>>. Pour plus de précision, voici les voyelles et les

[1] DUCROT,Oswald et al. : op. cit. p. 221.

[2] COLL. : Petit Larousse (illustré), Librairie Larousse, Paris, 1989, 1680 pages, p. 1032.

[1] RUELLAND, Suzanne : Dictionnaire tupuri - français - anglais (Région de Mindaoré, Tchad), Peeters/SELAF, Paris, 1988, 343 pages, p. 21.

[2] MOUNIN, Georges : Dictionnaraire de la linguistique, Quadrige/Presses Universitaires de France, Paris, 1974, (1ère éd.), 340 pages, p. 80.

[3] RUELLAND, Suzanne : op. cit. p. 21.

[1] RUELLAND, Suzanne : op. cit. p. 21.

consonnes peules préconisées par *«La réunion d'experts de l'UNESCO à Bamako en 1966»* [1]

- Voyelles : a, e, i, o, u pour les mots qui commencent dans le lexique peul par l'occlusive glottale;
- consonnes : b, x, mb, c, d, q, nd, f, g, ng, h, j, nj, k, l, m, n, v , ny, p, r, s, t, w, y, Y, z, pour ceux qui commencent dans le lexique peul par des consonnes.

Donc, il peut exister des différences entre le système phonologique tupuri et celui de la langue peule d'où la difficulté pour les peuls d'apprendre facilement le tupuri. Après ces remarques, voyons aussi la situation du côté des tons.

I2.3.2.2. Les tons

On entend par ton, *«une unité prosodique distincte se manifestant sous la forme d'une hauteur mélodique déterminée opposée à d'autres, et affectant la syllabe.»* [2] Ainsi définis, les tons dans la chaîne parlée tupuri constituent un véritable casse-tête pour les non-locuteurs de la langue. En effet, la langue tupuri, nous dit RUELLAND[3], comporte quatre grandes hauteurs tonales. On distingue :

1 - Le ton haut dont la notation par convention est V ;
2 - Le ton mi-haut noté V;
3 - Le ton mis bas noté V;
4 - Le ton bas noté V.

On note cependant dans la réalisation de l'acte de parole des oppositions entre ces tons.

I2.3.2.2.1. Oppositions tonales

Les oppositions tonales sont de deux ordres. On distingue les oppositions dans le paradigme verbal et les oppositions sur le lexique.

Parlant des oppositions dans le paradigme verbal, elles sont également de deux ordres. On a quatre oppositions dans le paradigme verbal de l'injonction aujourd'hui attestées, deux oppositions dans le paradigme verbal aspectuel. Les tableaux suivants inspirés des exemples proposés par RUELLAND[1] nous permettrons de relever ces oppositions.

a) - Oppositions tonales dans le pardigme verbal de l'injonctif

Tableau XIV (a_1)

	c. sd. + v.f.	Exemple	Signification en français
Injonctif	ton haut V	näa **dúu** coore	«pilons du mil!» ||nous|piler+inj.|mil||
Accompli	ton mis-bas V	näa **dùu** coore	«nous avons pilé du mil» ||nous|piler+acc.|mil||
Inaccompli	ton bas V	näa **düu** coore	«nous pilons du mil» ||nous|piler+inacc||

Tableau XIV (a_2)

	c. sd. + v. o.	Exemple	Signification en français
Injonctif	ton mis-haut V	näa **sée**	«marchons!» ||nous|marcher+inj.||
Accompli	ton mis-bas V	näa **sèe**	«nous avons marché» ||nous|marcher+acc.||
Inaccompli	ton bas V	näa **sëe**	«nous marchons» ||nous|marcher+inacc||

Tableau XIV (a_3)

	c. sn. + v. f.	Exemple	Signification en français
Injonctif	ton bas haut V	näa **dúu** coore	«touchons du mil!»
Accompli	ton mis-bas V	näa **dùu** coore	«nous avons touché du mil»
Inaccompli	ton bas V	näa **düu** coore	«nous touchons du mil»

Tableau XIV (a_4)

	c. sn. + v.o.	Exemple	Signification en français
Injonctif	ton bas mi-haut V	näa **jöo** yïí	«buvons de la bière de mil!»
Accompli	ton mis-bas V	näa **jò** yïí	«nous avons bu de la bière de mil»
Inaccompli	ton bas V	näa **jö** yïí	«nous buvons de la bière de mil»

Légende :
c. sd. = consonne sourde
v.o. = voyelle ouverte
v.f. = voyelle fermée
inj. = injonctif
acc. = accompli
inacc. = inaccompli
c. sn. = consonne sonore

Dans ce paradigme verbal de l'injonctif, constate RUELLAND, les tons mi-bas et bas s'opposent toujours l'un à l'autre à des hauteurs qui apparaissent comme des variantes contextuelles, parce que conditionnés par les segments des verbes.

b) - Oppositions tonales dans le paradigme verbal aspectuel

Tableau XV (b_1)

	c. sd. + v.f.	Exemple	Signification en français	Traduction littérale
Inaccompli	mi haut V	ndï **duu** coore	«je pile du mil»	||je|piler+inacc.|mil||
Accompli	mi-bas V	ndï **dùu** coore	«je pilai du mil»	||je|piler+acc.|mil||

Tableau XV (b_2)

	c. sd. + v.o.	Exemple	Signification en français	Traduction littérale
Inaccompli	mi-haut V	ndï **see**	«j'avance»	||je|avancer+inacc.||
Accompli	mis-bas V	ndï **sèe**	«j'avançai»	||je|avancer+acc.||

Dans ce paradigme, *«l'opposition entre un ton mi-haut et un ton mi-bas est attestée pour tous les verbes avec la valeur sémantique oppositive entre l'inaccompli et l'accompli.»* [1]

Quant aux oppositions des quatre hauteurs sur le lexique, ces dernières diffèrent selon que la consonne à l'initiale d'un article est sourde ou sonore et selon que la voyelle finale est fermée ou ouverte. Ainsi on a entre autres des cas suivants :
*1 - consonne initiale sourde + voyelle fermée.
Dans ce cas précis, nous avons entre autres :

[1] MOHAMADOU, Eldrige : Lexique fulfuldé comparé, A compte d'auteur, Yaoundé, 1970, 258 pages, p. 9.

[2] MOUNIN, Georges : op.cit. p. 325.

[3] RUELLAND, Suzanne : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbonne-Nouvelle- Paris III, 1992, 585 pages, p. 90.

[1] Ibid. p. 90-94.

[1] RUELLAND, Suzanne : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbonne-Nouvelle- Paris III, 1992, 585 pages, p. 94.

- Le ton haut qui s'oppose au ton mi-haut :
súwáare «karité»
sùwàarè «nuages»
- Le ton haut s'oppose au ton mi-bas
Húy «rat»
Hùy «nez»

*2 - Consonne initiale sourde + voyelle ouverte

Ici nous notons les cas d'opposition suivants :
- Le ton haut s'oppose au ton mi-haut :
Háagú «limite, frontière»
Hàagè «couteau de jet»
- Le ton haut s'oppose au ton bas :
Sáale «corde»
Säalë «une vingtaine»

*3 - Consonne initiale sonore + voyelle fermée
- Le ton haut s'oppose au mi-haut :
gïrí «se dressant droit»
gïrì «argile rouge»
- Le ton haut s'oppose au ton bas :
búsälë «blennoragie»
büsälë «cauris»

Il importe pour nous de rappeler ici que nous travaillons jusque-là sous la base de RUELLAND en ce qui concerne les hauteurs et les oppositions tonales.

En raison donc de ces différentes opposition des hauteurs tonales observées dans la langue, les tons jouent un rôle très important dans la communication.

I2.3.2.2.2. Fonctions tonales

Tout comme le phonème jouant le rôle d'unité discrète dans un syntagme donné selon les théories structuralistes, les tons dans la langue tupuri, comme dans toutes les langues dites à tons, jouent ce même rôle d'unités discrètes en ce sens que toute substitution d'une hauteur tonale à une autre entraîne :

1) Une variation significative du morphème[1] c'est-à-dire du mot. Ceci s'observe surtout dans les paires minimales. Comme exemple, nous avons les énoncés suivants :

[?á dív féw] «c'est un arbre Afzelia africana», (ton haut),

[?á dív few] «c'est la lune», (ton mi-haut)

et [?á dív fèw] «c'est un piège à collet», (ton mi-bas). Ainsi, les tons ont une fonction distinctive, car ils permettent de distinguer les singnifiés différents. RUELLAND a d'ailleurs fait remarquer que dans certains contextes, les hauteurs tonales *«apparaissent comme des variantes de la chaîne segmentale, assument une fonction distinctive et contribuent ainsi à la fonction communicative du système»*[2]

2) La substitution d'une hauteur tonale à une autre peut neutraliser le sens du mot ou de l'énoncé. Conséquence, le mot ou la phrase n'a plus de signification dans la langue. C'est par exemple le cas suivant : on ne peut pas dire «?á dív fëw». Cet énoncé n'a aucun signifié dans la langue. Donc le ton bas n'a pas sa place dans cet énoncé.

En somme, le système tonal dans la langue tupuri est d'un maniement très délicat. En effet, il a toujours posé d'énormes difficultés aux non locuteurs de ladite langue qui ont l'ambition d'apprendre celle-ci, surtout ceux dont la langue maternelle est une langue sans tons comme le français ou le fulfuldé. Il en va de même pour les natifs débutants qui ont accusé un retard dans l'apprentissage de leur langue maternelle et qui de ce fait ont déjà acquis des habitudes linguistiques dans d'autres langues. Après donc cette analyse sur la complexité des phonèmes et des tons, nous passons à l'analyse de cette même complexité au niveau morphosyntaxique.

I2.3.3. Le tupuri : langue à morphosyntaxe complexe

La morphosyntaxe peut être définit comme étant *«La description (1) des règles de combinaison des morphèmes pour former des mots, des syntagmes et des phrases, et, (2) des affixes flexionnels (conjugaison et déclinaison)»*[1] Parlant justement de la morphosyntaxe tupuri, elle semble être complexe et constitue de ce fait une barrière aux non-locuteurs de la langue. Dans ce sens nous étudierons cette complexité de la morphosyntaxe au niveau de la marque du pluriel compte tenu du fait que en tupuri, celle-ci se manifeste différemment selon les types de morphèmes, nous examinerons les cas suivants : la marque du pluriel au niveau du subtantif, du verbe et de l'adjectif qualificatif.

I2. 3. 3. 1. La marque du pluriel au niveau du substantif

Selon le dictionnaire Le petit Larousse (illustré), le pluriel est la *«Forme particulière d'un mot indiquant un nombre supérieur à l'unité»*. Dans cette perspective, généralement en tupuri, le pluriel ne se manifeste qu'au niveau des noms de la catégorie nombrable. Ce pluriel, de manière générale, se forme en adjoignant aux morphèmes les sufixes «-re», «- ri» qui sont des *«réalisations vocaliques du sufixe pluralisateur - rv (r+voyelle).»* [1] Ce sufixe pluralisateur, nous dit RUELLAND, connaît plusieurs réalisations vocaliques selon que les voyelles de la base sont fermées ou ouvertes. A cet effet, elle écrit : *«Il (ce suffixe pluralisateur) se réalise par l'allomorphe - ri en harmonie vocalique avec la base. lorsque celle-ci comprend les voyelles fermées : |i|, |i|, |u| et |u|. Lorsque la base a une des autres voyelles, l'allomorphe est - re.»* [2] Ainsi, pour décoder le message, on recourt au suffixe du substantif. Il faut noter que l'adjonction des suffixes «- re» ou «- ri» à une base du substantif donne lieu à trois cas possibles de variations morphologiques du substantif. :

1 - Lorsqu'on adjoint à la base (du substantif) le suffixe «-ri», celle-ci est conservée, mais la voyelle de sa première syllabe s'allonge. La dernière voyelle conserve le ton final de la géminée.

Exemple :

tív ---> **tíivrí** «case, maison» ---> «cases, maisons»
pìrï ---> **pìirï** «cheval» ---> «chevaux».
fì ---> **fíirí** «herbe» ---> «herbes»
fíí ---> **fíírí** «chèvre» ---> «chèvres»

2. Lorsqu'on adjoint à la base le suffixe «-re», deux variations morphologiques de celle- ci s'observent :

---

1 Le vocable «morphème» est utilisé au sens de Hjelmslev : «les morphèmes de Hjelmslev sont des éléments de la signification, des unités de contenu» cf. DUCROT Oswald et al. :op. cit. p. 260.

2 RUELLAND, Suzanne : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbonne-Nouvelle- Paris III, 1992, 585 pages, p. 108.

1 DUBOIS, Jean et al. : op. cit. p. 326.

2. COLL. Le Petit Larousse(Illustré), Librairie Larousse, Paris, 1989, 1680 , pages, p.756.

1 RUELLAND, Suzanne : « Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbone - Nouvelle - Paris III, 1992, 585 pages, p. 249.

2 Ibid.

- La base est conservée et la voyelle finale garde le ton final de la base :
Kage ---> **kagere** «poulet» ---> «poulets»
näy ---> **näyrë** «animal sauvage, gibier à poils» ---> «animaux sauvages, gibiers à poils»
bäaw ---> **bäawrè** «antilope cheval» ---> «antilopes cheval»
bɔlɔ ---> **bɔlɔre** «l'homme» ---> «les hommes»
- La première consonne de la base est conservée, mais on observe des modifications d'ordre phonétique, phonologique de cette base. On pourrait parler de cas d'irrégularité. Néanmoins, dans ces modifications, la voyelle finale garde le schème tonal de la dernière voyelle :
Tùwäre[1] ---> **tùwɛrpëerë**«mâle » ---> «mâles»
wëlé ---> **wëeré** «enfant de sexe masculin» ---> «enfants de sexe masculin»
däy[2] ---> **dɛɛrɛ** «boeuf, bovidé, vache» ---> «boeufs, bovidés, vaches
tuwäay[3] ---> **tënäaré** «femelle» ---> «femelles»

I2. 3. 3. 2. La marque du pluriel au niveau de l'adjectif qualificatif

Le pluriel de l'adjectif qualificatif s'opère différemment selon que cet adjectif est attribut du sujet ou épithète. Employé comme attribut du sujet, l'adjectif forme son pluriel de deux façons :
- Il est suivi du déictique pluriel «wɔɔ»[4] et porte à sa désinence comme le substantif soit le suffixe «-ri» soit le suffixe «-re». Nous pouvons mentionner les cas des adjectifs «Kulúu» (grand) dont le pluriel est Këléeré :
?á wɔɔ këleere «Ils sont petits»
- Il ne porte aucun suffixe à sa désinence, mais il est suivi du déictique pluriel «wɔɔ»; ce dernier marque alors son pluriel
?á wɔɔ dë **häa** «Ils sonts méchants ».

Par contre, employé comme épithète, l'adjectif est entre le déictique pluriel «mäa dë... wɔɔ » qui marque son pluriel:
Däy mäa dë tàbäy --> dɛɛrɛ mää dë[5] **tèbɛɛrɛ** wɔɔ
|||boeufs|ce|avec|noirs|déictique pluriel||
Des boeufs noirs.

I 2.3.3.3. La marque du pluriel au niveau du verbe

En tupuri, le sujet est le support initial d'incidence du verbe. En d'autres termes, le verbe ne prend que le nombre du support de l'incidence c'est-à-dire du sujet. Dans cet ordre, peuvent être support d'incidence les substantifs et pronoms personnels «ndi» (je), «ndö» (tu), «näa» (nous inclus), «wùrï» (nous exclus), «nday» (vous), «?a» (il), «?ä» (impersonnel «on»), «?á ... wɔɔ » (ils) et *«les pronoms logoriphiques»*[1] : «se» (il, elle), «säarä» (ils, elles).

Si pour certaines langues non africaines telles que le latin, le français ou l'anglais, les éléments de reconnaissance du nombre des verbes sont des flexions (désinences), en tupuri, il n'existe pas de flexions indiquant le nombre du verbe. Mais, il existe plutôt des désinences indiquant les temps, les modes et les aspects des verbes.Cependant, on parvient à reconnaître le nombre du verbe à travers le déictique pluriel «wɔɔ» placé généralement après le verbe. mais cette règle n'est applicable qu'aux verbes ayant pour support d'incidence le substantif. Comme exemple, nous avons les énoncés suivants:
Maïdäy läay maïfiiri läay[2] raw **w**ɔɔ bàa cèë
||Maïdäy| et |Maïfiiri |et |partir+acc.| |déictique plur.|arrêter |poisson||
«Maïday et Maïfiri sont parties à la pêche»
wɛrpëerë wàa **w**ɔɔ gana**:**
|| Les hommes | dire+ acc. | déictique plur. | ceci ||
«Les hommes ont dit ceci» :
Par contre, le nombre des verbes dont le support d'incidence est un pronom se
reconnaît plutôt à travers le nombre du pronom-même. Autrement dit, le nombre du verbe est dépendant de celui du pronom lorsque celui-ci est son support d'incidence:

?á mà? wɔɔ kèë «Ils ont lutté»
Ndo jɔv fɛrɛv «Tu as volé»
Näa vgɔk gɔ «Nous avons maigri»

De manière générale nous pouvons dire qu'en tupuri, les suffixes pluralisateurs «- re», «- ri» (qu'on peut intégrer à une base nominale ou adjectivale) et le déictique pluriel «wɔɔ» (qu'on peut adjoindre à un énoncé) sont des morphèmes de modalité par excellence c'est-à-dire des morphèmes qui permettent de reconnaître le nombre. RUELLAND, à propos du déictique pluriel «wɔɔ» dira d'ailleurs : *«Le comportement du déictique pluriel wɔɔ ne se distingue pas d'une juxtaposition du même type que celui présenté dans les autres types de déterminations caractérisantes et actualisatrices, pluralisant ainsi l'ensemble d'un syntagme»*[1] .

En somme, comme nous le constatons, il n'est pas facile de reconnaître le pluriel d'un mot, d'un syntagme ou d'une phrase, encore moins de mettre ceux-ci au pluriel à cause de l'inexistence de l'article et des flexions qui, en principe pourraient faciliter la tâche c'est-à-dire l'apprentissage de la langue.

Après cette analyse sur les causes de la perte de vitesse voire de la non implantation du tupuri à Garoua, nous évoquons maintenant les conséquences de cette perte de vitesse de la langue pour les locuteurs natifs.

Les conséquences

La non pratique de la langue tupuri par les locuteurs natifs peut avoir de conséquences néfastes pour ces derniers (notamment les enfants) et pour la langue elle-même. Dans ce chapitre, nous examinerons les conséquences de la non

---

1 La voyelle finale du vocable «túwäre» serait «ä»car en tupuri, il arrive parfois qu'on ne prononce pas le «é» final. Ainsi, on dit couramment «túwär».

2 Le «y» des articles «däy» et «tuwäay» n'est pas une voyelle, mais plutôt une consonne orale contenue et postérieure cf Tableau XIII.

3 Ibid.

4 RUELLAND à la page 197 de sa thése de Doctorat : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad) phonologie, morphologie, syntaxe» appelle le vocable « w□□ »déictique pluriel.

5 Selon le dictionnaire tupuri, « mäa » est un relatif anaphorique de restriction et marque un rapport de détermination restrictif. «Dë» est un connectif. Adjoint à « mäa », on obtient un déictique « mäa dë » (de ce). Et lorsque ce déictique entre dans un rapport syntaxique avec « w□□ », on obtient le déictique pluriel « mäa dë ... w□□ ».

1 RUELLAND, Suzanne: Dictionnaire tupuri -français- anglais (Région de Mindaoré, Tchad), Peeters/ SELAF, Paris, 343 pages, p. 295.

2 « Läay... läay=coordination «et» en français. cf. RUELLAND: Dictionnaire tupuri -français- anglais (Région de Mindaoré, Tchad), p. 170.

1 « RUELLAND, Suzanne : «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi(Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe», Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1992, 585 pages, p.336.

pratique du tupuri à Garoua sur trois plans à savoir le plan social, éducationnel et linguistique.

II$_1$ .Conséquences sur le plan social

Si nous observons aujourd'hui dans nos sociétés certains maux tels que la dépravation des moeurs, la culture de la mort pour ne citer que ceux-ci, cela s'expliquerait en partie par le fait que beaucoup de personnes abandonnent leur langue maternelle et par ricochet leur culture. En effet, comme nous l'avons dit, la langue en général et la langue maternelle en particulier, est l'élément principal de la culture d'un peuple.Elle offre à tout homme un repertoire plein de vie et de cohérence garant de son identité, antidote efficace contre le nivellement des personnalités. En d'autres termes, c'est à travers sa langue qu'un individu forge sa personnalité, apprend à vivre en société. La langue maternelle est aussi le véhicule de notre identité.Elle nous permet de connaître les véritables valeurs qui sont les nôtres, les interdits et les lois qui régissent nos sociétés. On pourrait à la limite dire que la langue maternelle est un instrument qui éduque, car tout ce qui a rapport à l'éthique est de la langue maternelle.

Donc, de mamière théorique, toute personne qui ne connaît pas sa langue ou qui ne maîtrise pas celle-ci peut ignorer certaines de nos valeurs, certaines règles d'éthiques et même les us et coutumes. Cette personne est en fait un inadapté culturel voir social car il aurait des difficultés à s'intéger véritablement dans nos différentes sociétés. La non pratique du tupuri par certains locuteurs natifs peut avoir de graves conséquences pour la société de Garoua en général en ce sens qu'il y aura des inadaptés sociaux qui pourraient être nuisibles pour cette société de Garoua et la communauté tupuri en particulier en ce sens qu'il y aurait beaucoup d'inadaptés culturels qui ne leur feront pas honneur. Ceci étant dit, nous passons aux conséquences sur le plan éducationnel.

II$_2$ .Conséquences sur le plan éducationnel

Pour un développement cognitif harmonieux, l'enfant doit maîtriser sa langue maternelle. En effet, celle-ci lui offre un repertoire d'imagination, d'idéation, de curiosité des différents milieux qui l'entourent, de facultés d'expression dans la langue d'alphabétisation et de créativité.

A propos du développement cognitif de l'enfant à travers sa langue, METANGMO-TATOU Léonie a affirmé que celle-ci, *«avant de servir comme outil de communication interpersonnelle, est l'instrument central de l'élaboration de la pensée.»*[1] En d'autres termes, le développement de la pensée d'un individu passe nécessairement par sa langue.

Dans le même ordre d'idées, beaucoup de chercheurs pensent aujourd'hui que l'enfant qui ne sait pas parler sa langue ou qui ne la maîtrise pas a des difficultés à être très performant à l'école. En d'autres termes, la maîtrise ou la non maîtrise de la langue maternelle par l'enfant a un impact sur sa performance scolaire. Dans ce sens, Henry TOURNEUX et al. pensent par exemple que le niveau de compétence acquis en langue seconde (français par exemple) est quelque peu fonction de celui développé en langue première (lange maternelle). Ils diront: *«[...] plus un enfant aura acquis de compétence en sa langue maternelle plus il sera susceptible d'en acquerir dans une langue seconde; [...] il faut donc lui permettre de poursuivre son perfectionnement en langue maternelle si l'on veut qu'il progresse en d'autres domaines par la suite »*[2]. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, souhaitent que nos langues maternelles soient utilisées comme langues d'enseignement dans nos écoles. Nous pouvons citer entre autres l'écrivain CHEIKH ANTA DIOP qui, en 1954 affirme dans son oeuvre Nations nègres et culture qu' *«un enseignement qui serait donné dans une langue maternelle permettrait d'éviter des années de retard dans l'acquisition de la connaissance»*[3] De même en 1988, la Banque Mondiale trouve qu'*«il y a intérêt à utiliser la langue maternelle comme langue d'enseignement dans les premières années du primaire, même quand l'objectif est de scolariser l'enfant dans la langue nationale»*[1] Donc, la non maîtrise de la langue maternelle par l'enfant peut entraîner de graves conséquences scolaires. Après cette analyse, nous évoquons maintenant les conséquences au niveau linguistique.

II$_3$ .Les conséquences sur le plan linguistique

Les conséquences de la non pratique du tupuri au plan linguistique seront examinées au niveau de trois aspects de la langue : le ton, le lexique et la syntaxe. Pour ce faire, nous travaillerons sur un corpus composé de cinq textes issus de l'enregistrement, à l'aide du magnétophone, de nos entretiens avec cinq jeunes tupuri de Garoua

II3.1. Déviances au niveau du ton

Comme nous l'avons dit, dans la chaîne parlée, le ton joue un rôle d'unité discrète en ce sens qu'il permet de distinguer les signifiés différents. Ainsi, une fausse manipulation du ton entraîne systématiquement une variation significative du morphème sur lequel la fausse manipulation s'est produite, voire la neutralisation du sens de celui-ci ou de l'énoncé dans lequel se trouve ce morphème. Dans notre corpus justement, on trouve des déviances au niveau du ton. Les tons ne sont pas respectés au niveau de certains mots. Nous notons par exemple des mots tels que «wáa» dans l'énoncé ci-contre :

«Nàä **wáa** dív jag sɛ náa».

|| Nous | parler+acc. | de| bouche|vers|le nôtre||

Dans cet énoncé, le ton haut sur le vocable «wáa» entraîne nettement une variation significative du morphème qui normalement, devrait être prononcé sous le ton mi-bas (V). Au lieu de signifier «Nous parlions», le vocable «wáa» signifie maintenant «Nous avons». Conséquences, c'est tout l'énoncé qui est affecté par cette déviance et nous obtenons le sens suivant : «Nous avons parlé de notre langue contre nous» alors que l'auteur voulait dire «Nous ne parlions que notre langue»

Dans le même texte, le morphème «á» de l'énoncé suivant apparaît sous le ton haut au lieu du temps mi-bas (V) :

[1] METANGMO-TATOU LEONIE: «Linguistique et Développement : un défi à relever», Communication internationale sur l'Université et son Environnement, Ngaoundéré, 26-27 novembre 1999, p.14, p.12.

[2] TOURNEUX, Henry et al. : op. cit. p.277

[3] CHEIKH ANTA DIOP repris par TOURNEUX, Henry et aL. : op. cit. p.277

[1] METANGMO-TATOU, Léonie : «Linguistique et Développement : un défi à Reléver», Communication internationale sur l'Université et son Environnement, Ngaoundéré, 26-27 Novembre1999, 14 pages, p.5.

«Au lieu màgá **á** lagra w➲➲ le lív»
||Au |lieu |que |ils |envoyer |déictique plur.|ici |domicile ||
«Au lieu qu'ils les envoient ici au village».
Le morphème «á» dans cet énoncé signifie «ils» alors que l'interviewé voulait dire «on». Cette mauvaise manipulation au niveau de ce morphème «á» affecte également le contenu sémantique de l'énoncé dans lequel ce dernier évolue. Au lieu de signifier «Au lieu qu'on envoie les enfants au village», on aboutit à une phrase qui n'a aucun contenu notionnel.
De même, dans les Textes II et III on note également l'apparition inadéquate du ton bas sur le morphème «à» dans l'énoncé
«**À** k➲lgé gö dív jag mbɛ» .
||Il|devenir+inacc.|cpl.|quelque chose|bouche|lui-même||

Ici, le morphème «à» signifie «on» or l'enquêté voulait parler de «elle (langue)». Ce qui entraîne une conséquence néfaste sur l'ensemble de l'énoncé qui signifiera : «On deviendra une sorte de sa langue» au lieu de «Elle (la langue tupuri) deviendra quelque chose d'inimaginable»

Le même phénomène s'observe avec le morphème «náa» dans le fragment de phrase suivant : «**Náa** jov moyen màagá náa renforcer». ||?|faire+inacc.|moyen|pour que|nous|renforcer||
«Náa», dans cet énoncé ne signifie rien dans la langue. L'auteur du fragment de phrase voulait dire «nous» en utilisant «náa». Il fallait plutôt le ton bas (V). Ainsi, il est quelque peu impossible d'attribuer un sens à son énoncé. Mais on peut tout de même imaginer qu'il voulait dire «Il faut que nous fassions des efforts». Eu égard à ce qui précède, nous notons que la langue tupuri subit des altérations au niveau du ton, mais qu'en est-il du lexique?

I3.2. Déviances au niveau du lexique

Nous pouvons définir le terme «lexique» comme étant le stock de mots d'une langue susceptible de se combiner selon les règles de la grammaire de cette langue de manière à permettre la formation d'une phrase. Ainsi, la présence de certains mots dans le corpus sur lequel nous travaillons donne l'impresison que la langue tupuri n'est pas maîtrisée par certains natifs. Elle suit de ce fait des altérations au niveau lexical. En effet, il existe dans notre corpus deux catégories de mots. La première catégorie regroupe les mots qui n'ont aucun signifié dans la langue. Ces mots proviennent pour la plupart des cas de la non maîtrise de la langue en général par les locuteurs natifs et de l'entorse faite par ces derniers au ton de la langue en particulier. Il s'agit par exemple des mots tels que «náa», «fore», «haybla» dans les fragments de phrase suivants :

- «**Náa** jov moyen màagá» (cf. Texte III).
||?|faire + inacc.|moyen|pour que||

En ce qui concerne la traduction littéraire de cet énoncé, nous pouvons, malgré le manque de contenu notionel du vocable «náa», imaginer la signification suivante : «Faisons un effort pour que»

- «Näa jov **fore**» (cf. Texte II)
||Nous|faire + inacc.|?||

Cet énoncé, bien que difficile à traduire également à cause du manque de contenu sémantique du morphème «fore», pourrait signifier : «Faisons un effort».

- «wàare **haybla** sen mö hò'ö».
||Parole|?|mod.|là visible||.

on pourrait traduire cet énoncé comme suit :
«Cette parole-là.»

La deuxième catégorie de mots regroupe, quant à elle, des mots issus d'autres langues tels que le français ou le fulfuldé. Ces mots proviennent en grande partie de l'alternance codique ou du phénomène d'interférence, celle-ci se définissant comme étant *«Les changements ou les identifications résultant dans une langue des contacts avec une autre langue, du fait du bilinguisme ou du plurilinguisme des locuteurs».*[1] Nous citons entre autres les mots tels que «Pour le moment», «Il faut que», «ou bien» qui sont des mots français. Nous les retrouvons dans les énoncés suivants :
-- «**Pour le moment** ma jag mbï taw ní ne s➲no»
||Pour|le|moment|cequi|bouche|moi-même|finir+acc.|y|nomi.|comme tel||
«Pour le moment, je m'arrête à ce niveau».
- «**Il faut que** nàä mö mav fïi mbɛ ». (cf. Texte III).
||Il|faut|que|nous|mod.|prendre+inacc.|herbe|lui-même||
«Il faut que nous examinions le problème».
-- «**Ou bien**, hàa, kaw mb➲n lá gá». (cf. Texte III)
||Ou|bien|comme ça|frère|toi-même|ici|dire+inacc.||
Parfois aussi dans le corpus, on note des phrases presque produites en français. Dans le Texte IV par exemple, on note ceci : «S'il s'agit de marcher ensemble [...]», «C'est un peu difficile».
Dans notre corpus, nous notons également des mots issus du fulfuldé. Il s'agit des vocables tels que «wolde» et «waatoo» se retrouvant dans les fragments de phrase suivants :
- «**Wolde** tpur mö hó'ö »
||Langue|tupuri|mod.|là visible||
«La langue tupuri-là».
- «Hàa, **waatoo**, së mö tà'a do sen nónó» .
||Comme ça|donc|il|mod.|là à côté dressé|comme| chose|exactement||
«Telle est donc la situation».
Tous ces phénomènes d'alternance codique rendent quelque peu les textes hermétiques donc, difficile à décoder. Après cette analyse, nous examinons les déviances au niveau syntaxique.

I3.3. Déviances au niveau de la syntaxe

Par syntaxe, nous entendons la construction, l'ordre ou la place des mots dans un énoncé ou dans une phrase. Dans ce sens, de manière générale, la phrase tupuri se présente sous la structure de la phrase française à savoir S+V+C ou SN+SV+SP. Cependant en français, cette structure peut être bouleversée pour des raisons stylistiques. On peut donc avoir l'ordre suivant : C+V+S ou SP+SV+SN. Mais tel n'est pas le cas en tupuri, car chaque mot a sa place à lui et ne peut être déplacé. Dans ce sens, nous examinons les déviances que présente notre corpus par rapport à la place de l'adverbe, du substantif sujet et de l'adjectif qualificatif.

I3.3.1. La place de l'adverbe

Mot invariable déterminant un verbe, un adjectif, un adverbe ou une phrase, l'adverbe en tupuri occupe toujours la dernière

[1] MOUNIN, Georges : op. cit. p. 181.

position dans un énoncé ou dans une phrase. Nous avons pour exemples les énoncés suivants :

?á dèe **kúm**
||Il| courir+inacc.|vite||
«Il court vite»
?á dë häa **mbale**
||Il|avec|méchant|véritablement||
«Il est forcément méchant»

Par ailleurs, dans le cas des injonctions et des insistances, l'adverbe peut se retrouver également en début de l'énoncé ou de la phrase :

Mav le mè dë **pàrdày**.
||Apporter+inacc.|le|moi|avec|vitesse||
«Apporte-le-moi rapidement»
Dë **pàrdày** mav le më.
|||Avec|vitesse|apporter+inacc.|le|moi||
«Rapidement, apporte-le-moi».

Cependant dans notre corpus, on note des déviances par rapport à cette norme. Dans le Texte III de notre corpus, nous avons le fragment de phrase suivant :

«Day wàará là sↃ bↃn debav dá'a mo sↃ»
||Alors|aujourd'hui|ici|donc|souffrance|beaucoup|trouver+acc.|toi|donc|

Dans cet énoncé, l'adverbe de quantité «debav» (beaucoup) n'est pas à sa place habituelle. Il devrait être à la fin de l'énoncé comme la norme l'exige. On aurait donc ceci:

«Day wàará là sↃ bↃn dá'a mo debav»
||Alors|aujourd'hui|ici|donc|souffrance|trouver+acc.|toi|beaucoup||
«Alors, aujourd'hui tu as donc rencontré beaucoup de souffrances».

Nous avons également un autre exemple dans le Texte V où l'adverbe «pàrdày» (rapidement) se retrouve au beau milieu de la phrase :

«Ndo kòba mö hò'ö nö jag tpur pàrdày bay wáagë me wá gá ?»
||Tu|voir+acc.|mod.|là visible|en question|bouche|tupuri|vitesse|nég.|parler+acc.|moi|nég.|interrog.||

On devrait normalement avoir l'énoncé suivant :

«Ndo kòba mö hò'ö jag tpur bay wáagë me dë pàrdày wa ga ?»
||Tu|voir+acc.|mod.|lá visible|bouche|tupuri|nég.|parler+acc.|moi|avec|vitesse|nég.|interrog.||
«Comme tu le constates, j'ai des difficultés à parler couramment le tpuri».

Après cette observation, nous examinons les déviances au niveau de la place du substantif sujet et de l'adjectif qualificatif.

I3.3.2. Place du substantif sujet et de l'adjectif qualificatif

I3.3.2.1. La place du substantif sujet

Dans la phrase tupuri normalement, le substantif sujet, se trouve toujours en antéposition au verbe :

Wokréo räw ravgë.
||Wokréo|partir+acc.|voyager||
«Wokréo a voyagé»
?á ráw wↃↃ sú bàa cèë
||Ils ou elles|partir+acc.|déitique plur.|hier|arrêter|poisson||
«Ils ou elles sont parti(e)s à la pêche hier»

Mais dans notre corpus notamment dans le cinquième texte, on note l'inversion du sujet. Il s'agit par exemple du substantif sujet «Jag pàlda» (langue peule) dans l'énoncé suivant :

«Yo, bay **jag pàlda** we hay mo gë po»
||Bon|nég.|bouche|peul|mod.|gêner|toi|nom.|certain||

Cette déviance rend d'ailleurs difficile le décodage du message. L'interviewé devrait plutôt dire :

«Yo, hayga **jag pàlda** bay we hay mo gë wa»
||Bon|si|bouche|peul|nég.|mod.|gêner|toi|nom.|nég.||
«Bon, si vous n'êtes pas gêné par le fulfulde»

Il est nécessaire de placer le substantif sujet avant le verbe sans quoi le message qu'on veut transmettre ne sera pas décodé.

I3.3.2.2. La place de l'adjectif qualificatif

L'adjectif qualificatif, qu'il soit attribut, sujet ou épithète, est cependant séparé du nom par le déictique «mää dë». Comme exemples, nous avons les énoncés ci-après :

?á wↃↃ dë **häa**
||Il ou elles|déictique plur.|avec|méchant|(e)s||
«Ils ou elles sont méchant(e)s»
?á wↃↃ **këleere**
«Ils ou elles sont petit(e)s»
Däy mää dë **tàbäy**.
||Boeuf|celui|avec|noir||
«Un boeuf noir»
Dɛɛrɛ mäa dë **tèbɛɛrɛ** wↃↃ
||Boeuf|celui|avec|noirs|déictique plur.||
«Des boeufs noirs»
Näy mäa dë **bùugí**
||Viande|celui|avec|pourri||
«La viande pourrie»

Dans notre corpus cependant, nous avons observé des déviances par rapport à la norme ci-dessus. En effet, dans le Texte II, on remarque que l'adjectif qualificatif n'est pas séparé du nom qu'il qualifie par le déictique «mäa dë». Il s'agit par exemple de l'adjectif «wↃↃre» dans le fragment de phrase qui suit :

«Jag tpur **wↃↃre** dà'a gë ga so».
||Bouche|tupuri|bon|trouver+hyp.|nom.|nég.|mod.||

La suppression du déictique «mäa dë» entre l'adjectif et le nom que ce dernier qualifie a un impact sur la bonne compréhension du sens de l'énoncé. L'auteur dudit énoncé devrait dire :

«jag tpur mäa dë **wↃↃre** dà'a gë ga so»
||Bouche|tupuri|celui|avec|bon|trouver+hyp.|nom.|nég.|mod.||

Ce qui nous donnait le sens suivant : «Le tupuri pur ne se parlera plus».

Le même phénomène s'observe avec l'adjectif qualificatif «blágge» (mauvais) dans la phrase suivante :

«Dóga ndo áyav wùr pò tì yöo **ngabba** tí ngel blágge»
||Parce que|tu|venir+acc.|soleil|un certain|entre|côte|foule|à|endroit|mauvais||

Dans cette phrase dépourvue de contenu sémantique, l'adjectif qualificatif «ngabba» n'est également pas séparé du nom qu'il qualifie par le déictique «mää dë». La phrase devrait être comme suit :

«Dóga ndo áyav wùrpo tì yöo ngabba tí ngel mäa dë blágge»
||parce que|tu|venir+inacc.|soleil|un certain|entre|côte|foule|à|endroit|celui|avec|mauvais||

Ce qui traduirait ceci : «Parce que tu arriveras un jour parmi les gens mauvais». Il y a donc quelques déviances par rapport à la norme en ce qui concerne la place de l'adjectif qualificatif dans la phrase tupuri.

Eu égard à tout ce qui précède, il y a quelque peu *«étiolement»*[1] de la langue tupuri. Celle-ci semble destabilisée et fragilisée. En effet, les natifs font entorse aux tons de la langue, au lexique et à la syntaxe de celle-ci. Il y a

[1] Terme emprunté à MOREAU, Marie-Louise dans Sociolinguistique (les concepts de base), Pierre Mardaga, 1997, 312 pages, p. 144.

dysfonctionnement de la langue. Ce qui entraînera progressivement cette dernière vers sa disparition. L'on pourrait aussi expliquer tout ceci par le fait que le tupuri semble évoluer en, *«chevauchement fonctionnel»*[2] avec le fulfuldé et le français. Mais, nous insistons sur la non pratique de la langue par ses natifs tant dans les milieux familiaux que dans le milieu extra-familial.

Conclusion

Notre travail de recherche portait sur le thème : «Problématique de l'implantation de la langue tupuri en milieu urbain : le cas de Garoua». Notre objectif dans ce travail était de vérifier l'hypothèse de départ selon laquelle, malgré son ancienneté dans la ville de Garoua, la langue tupuri ne s'y serait pas implantée à cause d'un certain nombre de problèmes. Au terme de notre étude, grâce aux résultats de nos enquêtes sur le terrain, notre hypothèse de départ a été confirmée.

En effet, notre travail s'articulait autour de deux grandes parties, chacune d'elle divisée en deux chapitres. Dans la première partie, nous avons tout d'abord défini les concepts de «langue maternelle» et de «sociolinguistique». Nous avons également fait l'historique de la présence de la langue tupuri à Garoua. L'existence de la langue à Garoua, avons-nous dit, se justifierait par le phénomène de colonisation française, la recherche du bien-être et l'obligation professionnelle. Toujours dans cette même partie, nous avons démontré que la langue tupuri n'était pas implantée dans la ville de Garoua parce qu'elle n'est pas pratiquée par la population non tupuri de la métropole et surtout par les locuteurs natifs de la langue dans leurs familles respectives et hors de celles-ci.

Au niveau de la seconde partie, nous avons traité des causes de la non implantation de la langue tupuri à Garoua et les conséquences de celle-ci pour les locuteurs natifs eux-mêmes. Nous avons distingué deux grands types de causes : les causes externes et internes.

Comme causes externes, nous avons parlé de la scolarisation qui a donné au français, en plus de son statut de langue officielle, un autre statut à savoir celui de langue véhiculaire. Par ce double statut donc, la langue française domine les autres langues ethniques de la ville. Nous citons également l'accès du fulfuldé au statut de langue véhiculaire engendrant ainsi dans la ville le phénomène de diglossie. Nous avons aussi évoqué comme cause externe la passivité de l'Etat camerounais dans sa politique pour la promotion de nos langues nationales. Nous citons tout de même les médias qui, pour la plupart des cas, ne sont pas de nature à promouvoir l'essor de nos langues.

Les causes internes, quant à elles, se situent tout d'abord au niveau des progénitures et des parents tupuri. Certains parmi eux éprouvent un certain malaise linguistique par rapport à l'usage de leur langue maternelle tant dans leur famille que dans les milieux sociaux. Mais il est à noter que le refus de certains enfants tupuri de pratiquer leur langue maternelle en famille n'est que la conséquence de la négligence ou de l'irresponsabilité de certains parents dans leur famille. Aussi les causes internes se situent-elles au niveau de la langue tupuri elle-même du fait de sa complexité à plusieurs points : le lexique, les phonèmes et les tons, la morphosyntaxe. Cette complexité de la langue constitue un obstacle pour les non natifs et même les natifs (surtout débutant et ayant déjà acquis des habitudes dans d'autres langues) dans l'apprentissage de celle-ci.

Parlant des conséquences de la non pratique de la langue tupuri à Garoua, celles-ci concernent particulièrement les locuteurs natifs de la langue. Elles se situent à trois niveaux essentiels : au plan social, éducationnel et linguistique. Au niveau social, un individu qui ne sait pas parler sa langue manque d'une certaine personnalité. Conséquence il peut, à cause de ce manquement, devenir nuisible pour la société. Au plan éducationnel la non connaissance ou la non maîtrise de la langue maternelle par un enfant, avons-nous dit, a un effet négatif sur sa performance scolaire. Au plan linguistique, le tupuri s'étiole, et s'achemine progressivement vers sa disparition.

Néanmoins, nous pensons qu'un jour la situation actuelle de la langue tupuri à Garoua pourra s'améliorer. Mais l'amélioration ne peut s'opérer qu'à certaines conditions. Au niveau interne, il faudrait que tous les Tupuri résidant à Garoua, sans distinction de sexe, d'âge ni de rang social, se mettent résolument dans la lutte contre l'insécurité linguistique notamment contre la menace de disparition de leur langue. La langue tupuri ne peut s'épanouir ou ne peut se développer que si elle est avant tout aimée de ses locuteurs natifs, parlée suffisamment par ceux-ci dans leurs familles et même hors de celles-ci.

Certes, nous ne sommes pas contre l'usage des autres langues par les tupuriphones. Bien au contraire, s'exprimer en plusieurs langues est une richesse. Dans ce sens justement, FRANTZ FANON n'avait-il pas dit : *«Parler une langue, c'est assumer un monde, une culture»*[1] ? En d'autres termes, en apprenant la langue d'un groupe ethnique, on accède du même coup à la culture de ce dernier. On conquiert même ce groupe ethnique en ce sens qu'on a la possibilité de connaître son secret. Cependant, il vaut mieux maîtriser d'abord sa langue, se connaître d'abord avant d'aller vers autrui. En fait, l'essor d'une langue dans une région donnée part de ce principe. Pour cela, il faudrait donc que les parents apprennent la langue à leurs enfants à travers les petites histoires d'antan, les contes, les proverbes ou les devinettes tupuri. Dans la ville de Garoua où se pose particulièrement le problème, l'élite tupuri de la place devrait créer des associations à caractères ethnique qui déboucheraient sur des semaines culturelles. Au cours de celles-ci, l'élite pourrait organiser des danses traditionnelles, des tables rondes à la Radio pour une meilleure sensibilisation. Elle pourrait discuter des problèmes linguistiques à savoir entre autres l'importance de la langue maternelle, les conséquences de l'abandon de sa langue maternelle. Ceci permettrait l'essor endogène de la langue.

Dans ce même ordre d'idées, KOLYANG pour sa part pense qu'il faut réhabiliter le gonogaye qui est l'initiation tupuri. Il note : *«L'initiation projetterait un spectre sacral sur la survie de la langue (utile à l'initiation, car une initiation en français ou en fulfuldé sera mal vue) et ainsi de l'identité. Du moins, elle sera une digue contre la perte de la langue»*[2] . En d'autres termes, d'après KOLYANG, l'abandon du gonogaye semble la cause principale de la regression de la langue. Il faut à tout prix le

[1] FANON, Frantz : Peau noire masques blancs, Editions du Seuil, Paris, 1952, 188 pages, p. 30.

[2] KOLYANG : op. cit. p. 11.

[2] Termes empruntés à MOREAU, Marie-Louise : op. cit. p. 145.

réorganiser. Mais nous ne pouvons pas souscrire entièrement à ses idées quand on sait que lors de cette initiation, les initiés adoptent une autre langue dite sacrée. Ils perdent complètement l'habitude de parler leur langue maternelle, car il est formellement interdit de parler celle-ci pendant cette initiation. Ce n'est qu'au retour de cette dernière que les initiés réapprennent la langue maternelle. Si l'initiation était une insistance religieuse qui incitait ou qui obligeait les Tupuri à maîtriser, mieux à conserver leur langue maternelle, on parlerait celle-ci durant les trois ou quatre mois de séjour en plein cœur des forêts. Donc, dans cette lutte contre l'insécurité linguistique, le gonogaye ne peut que jouer un rôle secondaire et non principal. En d'autres termes, le gonogaye peut aider, de manière indirecte, à la conservation de la langue en ce sens qu'il a pour but la sauvegarde du patrimoine culturel tupuri.

Au niveau externe, l'élite intellectuelle tupuri tant de l'intérieur que de la diaspora et les chercheurs sur la langue devraient unir leurs efforts en vue de créer une Académie de langue tupuri. Cet organe pourrait fixer le vocabulaire, l'orthographe et la grammaire tupuri. La même équipe pourrait par la suite organiser des séminaires de langue tupuri au cours desquels elle étudierait les difficultés qui entravent l'essor de la langue dans certaines régions. Une fois ces difficultés recensées, elle reviendrait sensibiliser à travers les médias la masse de la population tupuri des villes touchées par ces difficultés. Il serait aussi important pour cette élite de créer une presse privée de langue tupuri, de publier des documents culturels ou scientifiques en cette langue. Ceci ferait connaître la langue à l'extérieur.

Pour finir, il faudrait que l'Etat camerounais encourage et accentue davantage les projets de promotion de nos langues nationales déjà amorcés par lui-même depuis 1996 et par certains organismes. Nous pensons par exemple au projet PROPELCA dans lequel l'Etat milite également, mais peut-être de manière lente. Il faudrait qu'il encourage d'autres O.N.G. à faire autant en leur fournissant des moyens nécessaires à la réalisation desdits projets.

Toutefois, nous reconnaissons tout de même nos faiblesses ou nos limites dans l'élaboration de ce travail. En effet, nous n'avons pas débattu de tous les aspects du problème à cause du manque de moyens matériels et financiers et du caractère assez vaste de notre thème. Nous reconnaissons par exemple avoir traité de manière superficielle l'aspect du problème portant notamment sur les conséquences de la non pratique du tupuri par les locuteurs natifs. Nous pensons qu'un chercheur de foi apportera sa pierre à l'édifice dans les années à venir.

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES GENERAUX

1. COLL. : Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse, Librairie Larousse, Paris, 1983, 5536 p.
2. COLL.: Le Petit Larousse (illustré), Librairie Larousse, Paris, 1989, 1680 p.
3. DUCROT, (O.) et al. : Dictionnaire des sciences du langage, éd. du Seuil, Paris, 1972, (1ère éd.), 470 p.
4. FANON, (F) : Peau noire masques blancs, Edition du Seuil, Paris, 1952, 188 p.
5. MOUNIN, (G) : Dictionnaire de la linguistique, Quadrige/Presses Universitaires de France, Paris, 1974, (1ère éd.), 340 p.

II. OUVRAGES SPECIFIQUES

1. CAPPELLETTI, (P.) : Dictionnaire tupuri-français, A compte d'auteur, Mission Catholique de Guidiguis, 1996, 220 p.
2. COLL. : waare mäa dë coore, Alliance Biblique du Cameroun, Yaoundé, 1988, (1ère éd.), 684 p.
3. DUMONT, (P.) et al. : Sociolinguistique du français en Afrique francophone. Gestion d'un héritage. Devenir d'une science, EDICEF/PUPELF, Paris, 1995, 224 p.
4. MARTINET, (A.) : - Elément de linguistique générale, Librairie Armand Colin, Paris, 1970, (1ère éd.), 221 p.
   - Elément de linguistique générale, Librairie Armand Colin, Paris, 1980, (2e éd.), 221 p.
5. METANGMO-TATOU, (L.) : «Norme et tendances au sein du système classificatoire du fulfuldé au Nord-Cameroun. Essai de méthodologie pour une linguistique et sociolinguistique de l'évolution de la langue classique à la Koïnè moderne», thèse de IIIe cycle, Paris, INALCO Institut des Langues et Civilisations Orientales, 399 p.
6. MOHAMADOU, (E.) : Lexique fulfuldé comparé, A compte d'auteur, Yaoundé, 1970, 258 p.
7. MOREAU, (M.-L.) : Sociolinguistique (les concepts de base), Pierre Mardaga, 1997, 312 p.
8. RUELLAND, (S.) : - Dictionnaire tupuri-français-anglais (Région de Mindaoré, Tchad), Peeters/SELAF, Paris, 1988, 343 p.
   - «Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad). Phonologie, morphologie, syntaxe» Thèse pour le Doctorat d'Etat ès-Lettres, (Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III), 1992, 585 p.
9. TAORE FATOING, (D.) : Syllabaire tupuri. Nàa hád wée. «Apprenons» en langue tupuri de la Province du Nord du Cameroun et du Tchad, Doukoula (Kar-Hay), Service Diocésain d'Impression (Moundou), 1982, 148 p.
10. TOURNEUX, (H.) et al. : L'Ecole dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun), Ed. KARTHALA, Paris, 1994, 330 p.

III. ARTICLES, JOURNAUX ET REVUES

1. ANACLAC INFO : «Activités des comités de langues sur le terrain», n° 8, Yaoundé, Avril-Mai-Juin, 1999, p. 1-2.
2. ANACLAC INFO : «Activités des comités de langues sur le terrain», n° 9, Yaoundé, Janvier 2000, p. 2.
3. KOLYANG : «La langue tupuri survivra-t-elle aux villes?», in Ka'arang, Trimestriel n° 023, A compte d'auteur, Bremen, avril 1999, p. 10-11.
4. METANGMO-TATOU, (L.) : - «Linguistique et Développement : Un défi à Relever», Communication à la Conférence Internationale sur l'Université et son Environnement, Ngaoundéré, 26-27 novembre 1999, 14 p.
   - «1996, Cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun», Université de Ngaoundéré, 25 p.
5. PAHANE, (L. C.) : «Le fil d'Arianne», Radio Garoua. Programme des émissions (le Guide de l'Auditeur), Centre Provincial De Presse et d'Information du Nord, Garoua, 18 janvier 1998, p. 6-19.
6. RUELLAND, (S.) : - «Esquisse phonologique du tupuri parlé dans la région de Mindaoré (Mayo-Kebbi)», in Etudes phonologiques tchadiennes, J.P. Caprile (éd.)/SELAF (Bibliothèque 63-64), 1977, p. 145-160.
   - «Le tupuri (langue Adamawa) et les langues tchadiques voisines : comparaison lexicale», in Reconstitution du Proto-tchadique, J.P. et Jungraithmayer (eds) SELAF (LACITO-Documents Afrique 2), Paris, 1978, p. 157-175.
   - «Dis-moi qui sont tes fils... (analyse sémantique de la parenté et de l'alliance tupuri) », in Théories et pratiques linguistiques, Société pour l'Information Grammaticale, 1983.p. 89-108.
   - «Je pense et je parle comme je suis (le corps, le monde et la parole) » in Faits de langues. Les langues d'Afrique subsaharienne, Revue de linguistique n° 11-12 OPHRYS, Paris, 1998, p. 335-358.
7. TADADJEU, (M.) : «Editorial», ANACLAC INFO, n° 09, Yaoundé, janvier 2000, p. 1.
8. TOURNEUX, (H.) : «Langues, éducation et formation dans le Nord et l'Extrême-Nord», Communication préparée pour le Festival National des Arts et de la Culture (F.E.N.A.C.), Ngaoundéré 96, p. 1-7
9. WIESEMANN, Ursula : «The phonology and orthography of tupuri», in Cahier du département de Langues Africaines et de Linguistique2, Yaoundé, Université de Yaoundé, Faculté des Lettres, 1982, p.15-29

Huit mars

Zakine Ania

Nous étions entrés dans la semaine du huit mars et partout dans la ville de Garoua, les festivités, les rencontres sportives et les conférences-débats organisées par et pour les femmes allaient bon train. Nos chères mères et sœurs de Garoua, comme la plupart d'entre elles à travers le pays, avaient développé au fil des ans, des tontines, des associations caritatives, des regroupements de "ressortissantes de..." en tous genres, dans le but de se serrer les coudes dans la percée économique vers le développement.

Mais ces rencontres entre femmes, loin d'être inoffensives, avaient parfois leur part de responsabilités dans les discordes familiales. D'ailleurs, plus d'un mari en savait quelque chose !

Le huit mars donc, c'était le jour rêvé pour s'en donner à cœur joie, avec ou sans le consentement de Monsieur qui le plus souvent, était écrasé par la popularité extrême de cette journée que d'aucuns baptisaient déjà dans les villages reculés de "journée du pantalon" !

Vendeuse de poissons au petit marché d'un quartier plutôt populeux, Stella suivait, avec un détachement mêlé d'incompréhension, ce foisonnement d'activités autour d'une journée qui pour elle, n'avait pas de sens. La femme n'était-elle pas la mère de l'humanité ?

Pour Stella la mère c'était celle qui supporte tout avec amour et dont le bonheur est de contribuer à la réussite des siens. Il faut dire que Stella n'avait jamais connu le triste sort de femme battue ou même de femme exploitée. Toute son enfance, elle fut élevée dans l'idée qu'elle s'occuperait un jour d'un mari et d'enfants que Dieu voudrait bien lui accorder, comme sa mère l'avait fait toute sa vie dans sa savane natale.

Stella avait, en outre, eu la chance d'épouser un homme affable qui mit tout de suite à sa disposition, un capital qui lui permit peu après de commencer un commerce aujourd'hui florissant.

L'argent gagné appartenait à Stella et celle-ci n'avait pas à rendre compte à son époux, de l'état de ses finances.

Bien que très ouvert d'esprit, il faisait encore partie de cette catégorie de musulmans qui dans le Nord du pays, n'admettait pas que la femme puisse apporter son aide pécuniaire dans la bonne marche du foyer. Elle le chanterait sur tous les toits si jamais il y'avait rupture pensaient-ils.

Et Stella s'accommodait fort bien de cet état de chose, offrant à ses parents tant qu'elle le pouvait de petits cadeaux. Elle s'achetait aussi des pièces de pagnes qui, dans notre région, sont les vêtements par excellence des femmes.

Les quatre enfants nés de l'union du couple allaient tous à l'école primaire et Stella s'en occupait en priorité. Ce n'est que lorsqu'ils avaient, avec leur père, prit leur petit déjeuner et qu'ils

étaient partis pour l'école, propres et bien vêtus, que la jeune femme pensait à son commerce. Elle s'arrangeait en outre, pour rentrer avant que sa petite famille ne revienne et s'activait pour préparer les repas et faire le ménage.

Tout allait bien jusqu'au jour où au détour d'une conversation, le mari de Stella, cadre dans une société de la place, lui demanda la raison de son manque d'intérêt face à cette journée pourtant mondialement reconnue comme étant dédiée à la femme. Il ne voulait pas que son épouse reste cloîtrée et selon lui, elle se devait de prendre son instruction en main. Rien ne démontrait à son avis qu'une commerçante ne pourrait pas aussi être une femme cultivée.

Il harangua tant et si bien Stella que celle-ci pour trouver la paix, finit par lui promettre qu'elle écouterait la conférence débat qui devait avoir lieu le lendemain et même, qu'elle irait assister au défilé du huit mars sis à l'avenue des banques.

En fait de conférence débat, c'est plutôt une causerie " éducative " qui eut lieu. Un seul thème, un thème phare : Violences faites aux femmes. Dans la salle, les témoignages naissaient dans la spontanéité. Jamais Stella n'eut crût qu'il y'avait tant de femmes malheureuses dans cette ville.

Celle-là portait les stigmates de femme battue, telle autre était exploitée d'une manière ou d'une autre, celle-ci subissait le harcèlement continuel de ses patrons dans son lieu de travail. Intellectuelles ou non, toutes semblaient être logées à la même enseigne ; c'était à croire qu'il n'y avait aucun ménage heureux ici bas !

Stella, qui avait toujours vécu cloîtrée entre son travail et son foyer, ignorait qu'il pourrait-y avoir quelque chose d'anormal dans les violences faites aux femmes. Au village, sa mère lui répétait toujours que celles qui étaient châtiées l'avaient forcement mérité et comme jamais ses parents ne se disputèrent un jour devant elle, Stella en avait conclut qu'il suffisait de bien se conduire pour que tout se passe bien.

Par un concours de circonstance heureux, Stella avait épousé un homme non violent et qui avait relativement bon caractère.

Mais la glace venait de se briser devant une Stella qui se rendait soudain compte que la vie, la vraie n'était pas si dorée qu'elle semblait le croire. Dans un élan de sympathie envers toutes ces filles d'Ève, Stella sentit monter en elle un sentiment de rébellion jusqu'alors inconnu. Elle voulait aller contre les règles établies et commença à se poser des questions sur l'éducation qu'elle avait reçue et qu'elle était en train de transmettre à ses enfants : une éducation sexiste, partiale mais qui, il fallait le reconnaître, donnait des femmes sages et soumises.

Et Stella entra dans le tourbillon de la semaine de la femme, assistant à toutes les manifestations qui semblaient intéressantes, dévorant le soir à la télévision, tous les documentaires et reportages qui concernaient le sujet évoqué.

De son coté son mari, au début amusé par l'enthousiasme hilarant de sa femme, commença à s'inquiéter quelque peu. Tout de même, Stella ne s'occupait plus aussi bien de la maison et des enfants, exigeait de voir désormais le bulletin de salaire de son cher et tendre, chose qu'elle n'avait jamais eu l'idée de demander auparavant. Stella répondait systématiquement à toutes les petites critiques de son mari sans baisser les yeux, sans sourciller.

Ce dernier commençait déjà à regretter d'avoir poussé sa femme à prendre part à cet événement ; Mais il fut encore plus surpris lorsque le huit mars, Stella, occupée par le défilé imminent, déserta la maison tôt le matin. Elle ne revint que le lendemain à six heures.

Pénétrant dans la maison, elle trouva son mari endormi, épuisé par une nuit d'insomnie, la plus longue qu'il ait jamais connue.

Mais Stella, emportée par le feu de ses nouveaux idéaux, ne s'arrêtât même pas à ce qu'elle considérait désormais comme un détail. Avec les autres femmes de la ville, elle se voyait déjà sur des créneaux beaucoup plus importants luttant pour se faire entendre à travers le monde.

Elle ne tarda pas à déchanter lorsque quelques jours plus tard, elle se rendit compte que toute l'euphorie qui avait marqué l'évènement était tombée et que les principales instigatrices des manifestations, comme toutes les autres d'ailleurs, avaient sagement regagné leurs places, et tous les problèmes qu'elles avaient mis tant de véhémence à dénoncer.

Stella fut encore ahurie lorsqu'elle écouta un reportage à la radio, qui relatait la journée internationale de la femme, la journaliste pour finir avait dit cette petite phrase : "ce fut une belle fête cette année, espérons que les années à venir nous réserverons encore, le huit mars, de bonnes occasions de s'amuser entre copines !"

.



Ka'arang
Editions et Média
B.P 558 Ngaoundéré
Tel/Fax: 225 25 38

Ce qu'est Ka'arang

Ka'arang, la revue culturelle éditée par **Ka'arang** : Editions et Média. **Ka'arang** paraît trimestriellement, le 1er janvier, le 1er avril, le 1er juillet et le 1er octobre de chaque année. Il tire à 200 exemplaires par parution et a quarante (40) pages. La revue traite de tous les domaines relatifs à la culture Tpuri, les échanges culturels et économiques, la vie dans les sociétés traditionnelles Tpuri, les orientations et dynamisme des sociétés traditionnelles, l'économie informelle, la littérature, les transformations de nos sociétés traditionnelles, les défis modernes, les échecs scolaires et universitaires, etc…

Historique

Née au début des années 1990, la revue culturelle Ka'arang, depuis le numéro 003 de janvier 1994 a connu une parution trimestrielle sous la coordination de M. Kolyang Dina Taïwé. En janvier 2003, la revue de culture Tpuri est à son 38ème numéro.

Difficultés rencontrées

Depuis janvier 2000 (numéro 026), il est difficile de procéder à une impression de **Ka'arang** à cause des moyens financiers limités.

Objectif principal

Ka'arang : Editions et Média recherche 50 abonnés afin d'assurer l'impression et la distribution de Ka'arang à travers les abonnements. Il en va de notre honneur et de notre survie culturelle.

Coût de l'abonnement de soutien

15.000 F CFA pour quatre numéros par an. Avec 50 abonnés, nous pouvons assurer l'impression et la distribution de notre revue culturelle.

Un dernier mot

Il y va de notre culture, définie comme étant « ce qui reste quand on a tout oublié ».

Directeur de **Ka'arang** : Editions et Média

Kolyang Dina Taïwé

Notre devise : **Etre présent là où le défi nous interpelle tous !**

Des abonnements de soutien pour Ka'arang

Ka'arang
Editions et Média
B.P 558 Ngaoundéré
Tel/Fax: 225 25 38

Fiche d'abonnement 2003

Mlle/Mme/M_____ reconnaît avoir souscrit à un abonnement de soutien à la revue culturelle **Ka'arang** d'un montant annuel de 15.000 F CFA (quinze mille francs CFA) pour le compte de l'année 2002. Le montant de l'abonnement a été remis à M./Mlle/Mme

_____.

Cet abonnement concerne 4 numéros de **Ka'arang** pour le compte de l'année sus-mentionnée.

L'abonné(e) Le Directeur de **Ka'arang** : Editions et Média

Dr. Kolyang Dina Taïwé

Des abonnements de soutien pour Ka'arang

Ka'arang
Editions et Média
B.P 558 Ngaoundéré
Tel/Fax: 225 25 38

Fiche d'abonnement 2003

Mlle/Mme/M_____ reconnaît avoir souscrit à un abonnement de soutien à la revue culturelle **Ka'arang** d'un montant annuel de 15.000 F CFA (quinze mille francs CFA) pour le compte de l'année 2003. Le montant de l'abonnement a été remis à M./Mlle/Mme

_____.

Cet abonnement concerne 4 numéros de **Ka'arang** pour le compte de l'année sus-mentionnée.

L'abonné(e) Le Directeur de **Ka'arang** : Editions et Média

Dr. Kolyang Dina Taïwé

Nous sur nous-mêmes:
Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

Nous sommes un groupe de Tpuri et de personnes intéressées par la culture Tpuri. Nous avons tous des orientations professionnelles et des intérêts personnels différents. Nous œuvrons cependant tous dans le domaine d'une identité culturelle bien comprise et exprimée. Plutôt donc que de se limiter, il nous a semblé plus profitable pour tous de laisser la liberté à chacun de réfléchir sur le thème qu'il trouve principal dans le milieu Tpuri. Mais, ici encore, une souplesse s'impose. En effet, peut-être que deux ou trois personnes souhaitent réfléchir sur un même thème. Le groupe est ouvert à de telles initiatives. Un travail collectif est toujours plus riche.

Quelle forme a le Cercle de Réflexion? Ce groupe n'est pas une réunion de super-savants. Les articles peuvent être très longs, fouillés, truffés de détails, si l'auteur s'est investi longuement dans sa recherche, ou brefs s'il s'agit de rendre compte d'une expérience personnelle vécue mais significative au sein de la culture Tpuri. Le groupe est une Communauté, sans hiérarchie, et surtout sans compétition. Son but est de Témoigner afin que la culture Tpuri ne soit pas à jamais perdue.

Ka'arang est un trimestriel. Il paraît le 1er janvier, le 1er avril, le 1er juillet et le 1er octobre de chaque année.

Il est l'organe d'information et de liaison du cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri. Il contient des récits, des interviews, des poèmes, des biographies, des nouvelles, des commentaires, des informations se rapportant à la culture Tpuri.

Ka'arang vit principalement des recherches, de la fantaisie, de la créativité et de l'engagement de ses lecteurs et des membres du Cercle.

Ce périodique est le produit de la coopération de plusieurs personnes.

Ainsi *Ka'arang* sert de porte-parole

Les contributions sont une documentation de notre travail. Elles créent une base de discussion. Elles revalorisent ainsi notre culture et sert de planche d'appui pour que nous ne soyons pas des naufragés de la culture, de notre propre identité.

Dans ce sens nous soutenons l'échange et la communication entre nous et contribuons ainsi au réveil de la conscience pour notre culture et participons à sa survie.

Ka'arang,

ce sont des débats houleux
le répertoire Tpuri
la culture palpable
des techniques ressuscitées
des recherches minutieuses
C´est pourquoi Ka'arang!

Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!

Les thèmes de Ka'arang pour l'année 2003.

- **N°038 de janvier 2003 : Avec les Tpuri nés et grandis à Mbandjock, Edéa, Pitoa, Lagdo, Kongrong etc., le pays Tpuri existe-il encore ?**

- **N°039 d'avril 2003 : Les anciens combattants sont-ils une force de développement ou une destruction culturelle ?**

- **N°040 de juillet 2003 : Les comités de développement face aux famines récurrentes en pays Tpuri**

- **N°041 d'octobre 2003 : L'Eglise peut-elle aider à se développer ?**

Envoyez nous vos contributions dès maintenant !

Ka'arang

est un organe de réflexion et de débat. Sauvons notre culture de l'oubli et de l'aliénation. C'est maintenant le temps de le faire. Nous sommes responsables devant l'histoire !

Ka'arang:
Editions et Média
B.P. 558 Ngaoundéré
Nord Cameroun

Dayang Paul
Vahrer Str. 249/28
28329 Bremen
Allemagne

Faisons vivre Ka'arang par nos contributions. Il s'agit ici de notre honneur et de notre culture. N'oublions pas que ce sont les écrits qui restent et que les paroles s'envolent !